Vingt-quatre heures d'une femme sensible

Constance de Salm

Vertiges

Jean-Louis Forain (1852-1931), *Femme respirant des fleurs* (vers 1883), collection de la Dixon Gallery and Gardens, à Memphis, États-Unis.

Madame la princesse Constance de Salm (1767-1845), en 1842, Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica).

VINGT-QUATRE HEURES D'UNE FEMME SENSIBLE

ROMAN

C'EST À VOUS, aimable amie, que je dédie ce petit roman. Son sujet, sa forme, le genre d'observations sur lequel il repose, tout y diffère de mes autres ouvrages ; aussi, pour vous, pour le public, pour moi-même, me semble-t-il exiger quelques explications.

Je l'ai commencé il y a plus de vingt ans. Je n'y attachais et n'y attache encore que peu d'importance. En m'imposant la loi de n'y pas dire un mot qui ne fût dicté par le sentiment ou la passion ; en faisant éprouver, dans le court espace de vingt-quatre heures, à une femme vive et sensible, tout ce que l'amour peut inspirer d'ivresse, de trouble, de jalousie surtout, je ne voulais que faire aussi un roman sur une idée qui m'avait plu, et répondre par là à quelques reproches qui m'avaient été faits sur le ton sérieux et philosophique de la plupart de mes ouvrages. Ceux par lesquels j'ai débuté dans la littérature étaient déjà une réponse suffisante ; mais l'usage veut tellement que les femmes qui écrivent trahissent sans cesse le secret de leurs tendres sensations, que celles qui parviennent à les renfermer dans leur cœur semblent, en quelque sorte, n'en pas éprouver assez ; ou du moins ne pas attacher assez de prix à cette sensibilité, qui est sans doute un des plus beaux apanages de notre sexe, mais que chacun conçoit et exprime suivant son caractère et le genre de son talent.

Je voulais donc, par ces lettres, payer un nouveau tribut à l'usage, et prouver que le goût des ouvrages sérieux n'exclut en rien la sensibilité. J'avais même le projet (auquel j'ai renoncé) d'y ajouter une discussion, dans laquelle j'avançais, et c'est mon opinion, que la vraie sensibilité est une qualité trop belle et trop forte pour n'agir que sur les affections de l'âme; que c'est elle aussi qui éclaire et agrandit l'esprit; qu'elle n'est pas moins le foyer des idées élevées et philosophiques que des idées douces et tendres, et qu'elle en est même une condition plus nécessaire. Enfin, je m'étais assez longtemps et à plusieurs reprises occupée de ce roman dont je voulais faire aussi un tableau, ou plutôt une espèce d'étude du cœur d'une femme. Mais la difficulté d'y soutenir l'intérêt par l'analyse seule des sentiments m'avait paru exiger trop de travail pour un ouvrage de ce genre. Je l'avais abandonné, et, sans doute, il n'aurait eu aucune suite, si, me trouvant à la campagne et loin de mon pays, pendant les années de guerre qui viennent de s'écouler*, le besoin impérieux d'une forte distraction ne l'eût rappelé tout à coup à mon souvenir.

* 1814 et 1815.

Ce fut alors que je le terminai, et je ne puis dire assez de quelle ressource il me fut dans ces moments d'agitation et de solitude. En calculant ces simples événements; en écrivant ces lettres pour lesquelles aucune expression ne me paraissait assez passionnée, ni aucune phrase assez harmonieuse; en cherchant à peindre la jalousie, non dans ses fureurs, mais dans les douleurs dont elle accable une âme ardente et sensible, j'oubliais en quelque sorte ce qui frappait mes yeux; les troubles du monde semblaient se perdre pour moi dans les malheurs imaginaires de mon héroïne, et ce bienfait que je devais au travail n'est pas le moindre de tous ceux qu'il m'a prodigués. Il faut l'avouer; il y a dans tout ce qui tient à ces vives sensations quelque chose qui touche de si près, qui se confond si bien avec l'idée que l'on se fait du véritable bonheur, qui élève si naturellement au- dessus des hommes et des choses, que l'auteur qui peut joindre cette illusion au charme de son travail, a sans doute trouvé (au moins pour quelques instants) une des plus douces consolations qu'il nous soit donné de goûter sur la terre.

Cependant, ce petit roman est si différent de mes autres ouvrages, que bien qu'en le terminant j'eusse eu l'intention de le publier, j'hésitai encore longtemps : peut-être même n'aurais-je pu m'y décider si je n'y eusse vu un but vraiment moral, que le cadre étroit dans lequel je l'ai resserré me paraît rendre encore plus frappant. La jalousie est un mal si commun chez les femmes, elle influe tellement sur leur bonheur, elle les compromet si souvent et de tant de manières, qu'il est impossible qu'une suite de développements qui leur montrent à chaque mot jusqu'à quel point cette passion peut les égarer, ne leur offre pas une utile et grande leçon. J'ai eu même un instant l'idée de rendre cette leçon plus forte, en faisant résulter, des imprudences de mon héroïne, des malheurs plus graves que ceux dont sa vive imagination se tourmente ; mais j'ai craint d'altérer par là le caractère simple et idéal de cet ouvrage ; il m'a paru que tout devait s'y passer, pour ainsi dire, dans l'âme, et qu'une morale trop sévère, ou plutôt trop positive, ne pouvait s'accorder avec le genre de sensations que j'avais voulu peindre.

Enfin, le court espace de temps dans lequel j'ai renfermé mon sujet me semble exiger aussi quelques explications. Peut-être croira-t-on, au premier moment, y voir une sorte d'impossibilité. Quelque peu d'importance qu'aurait réellement cette observation, je me la suis faite à moi-même, et j'ai voulu pouvoir y répondre. Je me suis rendu compte du temps nécessaire pour écrire rapidement ces lettres ; j'ai calculé avec soin les intervalles qui doivent les séparer, et je puis assurer que s'il n'est pas ordinaire d'en écrire un si grand nombre en vingt-quatre heures, cela est au moins possible. Je pense que c'en est assez pour un roman.

Telle est, aimable amie, l'histoire complète de ce petit ouvrage. Il me reste à vous parler des motifs qui m'engagent à vous le dédier. Ils seront bientôt exposés : nul ne l'appréciera mieux que vous ; votre esprit éclairé jugera ce qu'il peut avoir de mérite ; votre raison ce qu'il peut offrir de vérités, et votre âme ne restera pas non plus froide et indifférente au récit de ces simples douleurs. Depuis longtemps j'en connais, et mieux que vous-même, la force et la sensibilité ; j'ai su lire à travers ce voile de sage réserve, dont la nature a revêtu vos belles et nobles qualités ; j'ai deviné mille fois en vous ce mouvement involontaire qui nous fait dérober au monde des émotions qu'il pourrait ne pas éprouver comme nous, et je sens qu'il n'est pas une seule des sensations vives et tendres que je me suis plu à faire bouillonner dans le cœur de mon héroïne, qui ne trouve dans le vôtre le sentiment qui la conçoit, ou l'indulgence qui la fait excuser.

C'est cette conviction qui m'a fait naître l'idée de vous offrir ces lettres. Cette dédicace n'a rien de commun avec celles en tous genres que l'usage a consacrées ; elle n'est que la simple expression de la vérité et de l'amitié ; mais cet hommage du cœur, et la justice qu'il m'a donné occasion de vous rendre, n'en auront que plus de prix à vos yeux.

LETTRE PREMIÈRE

MERCREDI, À UNE HEURE DU MATIN

Mon amour, mon ange, ma vie, tout est trouble et confusion dans mon âme ! Depuis une heure entière, j'attends, j'espère. Je ne puis me persuader que tu ne sois pas venu, que tu ne m'aies pas au moins écrit quelques lignes, après cette fatale soirée. Il est une heure... peut-être es-tu encore chez cette femme !... Quelle nuit je vais passer ! Ah ! mon Dieu ! je n'ai pas une pensée qui ne soit une douleur. Le ciel sait que le moindre doute sur ta tendresse me paraîtrait une horrible profanation ; mais n'est-ce donc rien que ces longues heures de désespoir ?

LETTRE II

Bonjour, mon ami ; me voilà ; ma nuit a été affreuse. Ton image, celle de cette femme, ont toujours été là devant mes yeux. Je te voyais, je t'entendais ; je te parlais, cher et cruel ami ; et vingt fois je me suis réveillée le front couvert de sueur, et dans une anxiété que je voudrais pouvoir te peindre. L'essayerai-je ? Je ne sais : les femmes ont dans l'âme une foule de sensations que l'amant le plus tendre peut à peine comprendre : elles lui semblent une sorte de délire ; mais quand cela serait, le délire, l'erreur même de l'amour n'ont-ils pas quelque chose de sacré ! Dis, dis ; n'étais-je pas assez à plaindre hier, d'être loin de toi, pendant ce triste concert, de contraindre jusqu'à mes regards, sans que tu ajoutasses encore, par ton étrange conduite, à cette douleur que tu connais si bien ? Je ne veux point savoir ce qu'est venu t'apprendre le baron de G..., quoique tu parusses hors de toi en l'écoutant ; mais dis, dis ; que signifiait ton empressement à aller saluer cette belle et coquette madame B... dès qu'elle est entrée ; l'espèce de cour que tu lui faisais, l'air de mystère avec lequel tu lui parlais, toi qui la connais à peine ?

Dis ; comment, après trois heures si péniblement écoulées, comment ta bouche a-t-elle pu prononcer cet adieu presque indifférent que tu m'as adressé furtivement en passant ? Qu'il m'a fait de mal, grand Dieu ! n'as-tu donc jamais éprouvé que le dernier mot que l'on se dit en se quittant laisse dans l'âme une impression qui dure jusqu'à ce qu'on se revoie ? Et comment me quittais-tu ? Emmenant cette femme, la reconduisant chez elle parce que sa voiture n'était pas arrivée. Quel misérable motif pour déchirer si cruellement mon cœur ! Les hommes sont bizarres ; ils ne savent rien refuser à une femme qui leur est étrangère, et celle qui mérite le plus leurs égards semble toujours celle qui en obtient le moins. Mon saisissement, mes regards suppliants, rien n'a pu t'arrêter, rien. Tu es parti ; je suis restée là, debout, immobile ; je t'ai suivi des yeux donnant la main à cette femme. Je l'ai vue monter en voiture. Puis toi, toi près d'elle ! Le bruit de la portière, lorsqu'on l'a fermée, m'a presque renversée ; celui des roues, lorsque l'on est parti, m'a fait pousser un long gémissement ; il me semblait qu'elles emportaient ma vie, qu'elles broyaient mon cœur. Mes forces diminuaient à mesure que le bruit s'affaiblissait ; et quand le dernier murmure s'est perdu dans l'air, j'ai cru ne plus exister, et je suis tombée mourante sur un siège. Le jeune comte Alfred, qui, sans doute, a pris pitié de moi, s'est approché, et m'a offert son bras que j'ai pris machinalement. Il m'a dit je ne sais quoi, et m'a conduite à ma voiture, où il est monté après moi, sans que j'eusse même la pensée de l'en empêcher. Il a parlé pendant toute la route ; sa voix me faisait l'effet d'une suite de sons doux et confus ; je ne distinguais rien. Pourtant je crois qu'il m'a parlé d'amour. Oui, je me le rappelle, il m'a parlé d'amour ; il a pressé ma main en descendant de voiture ; il paraissait tremblant, et les mots de tendresse, de passion, ont frappé mon oreille... Voilà pourtant à quoi tu m'exposes !

En me revoyant chez moi, je ne puis dire ce que j'ai éprouvé. J'étais comme hors de tout ce qui m'environnait. Mon vieux Charles, ce digne serviteur, devant qui du moins je puis prononcer ton nom, était effrayé du désordre de mes esprits. Je formais mille projets : je croyais toujours t'entendre. Quand je me suis couchée, après avoir perdu tout espoir, je ne voyais plus clair dans mes pensées ; et cette longue nuit qui nous séparait encore était pour moi une éternité de douleurs. Mais les premiers rayons du jour m'ont rendu quelque calme : il me semblait qu'ils éclairaient aussi mon âme. Dès qu'ils ont paru, je me suis levée pour t'écrire. Cette lettre va rester sur ma table, je le sais ; il est à peine cinq heures, et Charles ne peut encore la porter chez toi ; mais elle est là, je la vois, j'y ai dit tout ce qui m'agite : je pense que chaque minute qui s'écoule me rapproche du moment où tu la liras ; et tout cela me soulage.

Mais qu'a donc cette madame de B... pour me mettre dans cette horrible situation ? S'il faut croire ce que l'on en dit, son âme tout entière t'offrirait-elle une seule étincelle du feu qui dévore la mienne ? Oh ! non ; mais elle est belle, elle est coquette ; et seuls, seuls dans une voiture ; les vêtements se touchent, les mains se rencontrent, on respire le même air ; on est homme, on est femme... Ah !...

LETTRE III

Que se passe-t-il donc en moi ? Aucune circonstance nouvelle n'a pu augmenter mon trouble, et cependant il s'accroît à chaque instant. Je crois voir mille choses qui m'étaient échappées d'abord. Il semble qu'il y ait des douleurs qu'on éprouve sans le savoir, et dont on ne se rend bien compte que quand elles remplissent tellement le cœur qu'il lui devient impossible de les supporter. Ces idées sont, il est vrai, vagues et confuses ; elles passent devant mes yeux et s'évanouissent comme de vains fantômes ; mais il en est une qui reste toujours là ; une dont la vérité m'épouvante ; une qui repose sur un fait, et que je ne puis me nier à moi-même. Vous avez remarqué cette femme, mon ami ; vous l'avez remarquée ! Et qui ne sait que toutes les illusions de l'amour se touchent ; que la plus douce, la plus nécessaire, la plus sacrée est celle qui nous fait croire qu'il n'existe personne pour nous hors du cercle enchanté dont la passion nous environne ? Vous avez remarqué cette femme ; et moi... je ne voyais que vous !

LETTRE IV

Le soleil éclaire déjà mon cabinet solitaire. J'ai voulu éloigner ces tristes pensées ; j'ai tenté de m'occuper, de me distraire. J'ai pris ma palette, mes pinceaux ; j'ai tout disposé, et je me suis mise à l'ouvrage. Le feu des arts ressemble à celui de l'amour ; il enivre, il absorbe, il isole de l'univers et de soi-même. À mesure que je travaillais, des rayons de lumière semblaient traverser mes esprits. Je reprenais ma raison et mon équilibre ; je sentais seulement mes moyens s'exalter et s'agrandir du reste d'émotions involontaires qui bouillonnaient encore dans mon sein. Tout à coup (qui peut prévoir les effets de l'amour ?), tout à coup ces terribles souvenirs sont revenus m'assaillir : ils se sont emparés de mes facultés avec la rapidité de l'éclair ; ils m'ont comme enlevée de mon siège. J'ai tout jeté là, je marchais avec précipitation, j'étais hors de moi, je croyais respirer du feu ; mais l'agitation du corps semble calmer le trouble de l'âme. Insensiblement j'ai retrouvé quelque tranquillité ; j'ai pu m'asseoir et écrire. Me voilà donc ; me voilà plus raisonnable ; du moins je le crois.

Non, tu ne me trahiras pas, tu ne trahiras pas ces serments tant de fois répétés ; tu ne les profaneras point par des sensations étrangères ; tu ne le pourrais pas. Il y a dans l'amour autre chose que l'amour, une union plus intime encore, des rapports qu'il n'appartient pas aux âmes communes de comprendre ni de sentir, un entraînement d'un être vers l'autre, qui ne tient à rien de ce que la pensée peut définir. C'est par l'accord involontaire de ces sentiments, de ces délices inconnues, que nous sommes unis, chère âme de ma vie ! Que peut une madame de B... contre des liens si sacrés ? Ce qu'elle peut ! ah ! qu'osé-je dire ? L'amant le plus fidèle, le plus timide même, a-t-il jamais su résister aux provocations de la coquetterie ? Éternelle supériorité de mon sexe sur le tien ! Quelle est la femme qui, sans se croire dégradée, a pu même supporter la pensée de s'abandonner à l'être qui lui est inférieur ? quel est l'homme dont les désirs ont pu être arrêtés par cette seule pensée ? Au nom de tout ce qui t'est cher au monde, douce moitié de moi-même, ne m'expose plus à ces cruelles tortures ! Veille avec plus de soin sur notre bonheur. Hélas ! qu'est-ce que cette vie qui nous échappe à chaque instant, et que nous remplissons si légèrement d'amertumes ? un supplice, si l'on souffre ; un délire, si l'on est heureux ; et toujours de la vie, de la vie que l'on dépense, que l'on prodigue, qui ne reviendra plus, qui emporte tout ; tout, même l'amour ! Nous, nous aussi, mon bien-aimé ! il viendra un temps, qui le croirait ? il viendra un temps où nos âmes cesseront de s'entendre, de se confondre ; où notre froide cendre sera le seul reste de ce feu qui nous dévore. Ah ! enivrons-nous, au moins, pendant ce court passage, de tout ce que l'amour a de plus pur et de plus ardent ; ne souillons pas ses délices par des erreurs et des craintes vulgaires ; et, dans tous les instants de notre existence où nos cœurs s'élanceront l'un vers l'autre, que l'amour seul les embrase, et que l'ombre même du soupçon n'ose s'approcher de nous !...

On vient !... Quel supplice insupportable ! Ce sont mes femmes ; elles m'auront entendue ; ... que leurs soins me sont importuns ! À quel charme ils m'arrachent ! Qu'il y a loin de ces circonstances ordinaires de la vie aux brûlants épanchements de l'âme ! Mais, hélas ! pourquoi craindrais-je de perdre une seule minute ? Pourquoi me suis-je levée avec le jour ? une heure ne doit-elle pas s'écouler encore avant que tu lises ces lettres écrites dans l'agitation et l'impatience de ma tendresse ? Ah ! mon ami ! que cette heure pèse sur mon cœur ! que vais-je en faire ? combien d'autres ne vont-elles pas m'accabler encore avant que je te revoie ? Sera-ce ce matin, ce soir, chez moi, dans le monde ; dans ce monde si étranger à mes goûts, à mes pensées, et où je ne vais que pour te préserver des dangers qui me semblent toujours prêts à fondre sur toi ? Veuve, libre, prête à être unie à toi par les liens les plus sacrés, que ces contraintes me sont cruelles ! mais tu me les imposes, j'y consens. Malheur à moi si, trahissant notre secret aux yeux d'un rival dont tu dépends encore, je devenais pour toi un jour la cause d'un regret, la source d'un repentir !... Pourtant, ne me donne pas un fardeau que je ne puisse supporter. Si tu veux qu'on ne nous devine pas, ménage-moi davantage : ne me fais plus surtout trouver avec cette femme ! Il est possible, je le conçois, de cacher l'excès de son bonheur. Cette félicité qui remplit l'âme peut en quelque sorte réagir sur elle-même et s'enivrer de ses propres sensations ; mais cette douleur qui frappe, qui accable ; ces émotions subites et profondes... quel est l'être assez malheureux pour avoir sur lui le triste pouvoir de les dérober à tous les yeux ?

LETTRE V

Mon déjeuner est là : je n'ai point la force d'y toucher. Je sens une barre, un poids sur ma poitrine. Tantôt une rougeur subite couvre ma figure, tantôt un frisson me parcourt de la pointe des pieds à la pointe des cheveux. Quel est donc ce pouvoir de l'âme sur le corps, de la passion sur la raison ? L'orgueil s'en révolte et s'en indigne : il nous montre notre faiblesse, notre profonde humiliation dans tout son jour ; il nous force à gémir sur ce temps, ces facultés dépensées, prodiguées, perdues en vaines et folles sensations ; mais à quoi cela sert-il ? à rien !...

LETTRE VI

La face de mes idées est changée subitement, je ne sais pourquoi. Je ne souffre pas moins, je raisonne davantage. Mes sensations sont les mêmes ; mes pensées sont différentes. Je croyais voir à l'instant un devoir impérieux dans la nécessité de cacher notre amour, et maintenant ce mystère ne me semble plus qu'un sacrifice inutile et dangereux. Je rougis à mes propres yeux de ces variations, sans pouvoir m'en expliquer la cause. Peut-être arrive-t-il un moment où l'âme, épuisée par des agitations trop violentes, nous ôte la force de notre jugement. Peut-être, au contraire, cesse- t-elle alors de le troubler. Quoi qu'il en soit, écoutez-moi, mon ami, écoutez-moi avec attention.

Je vous tourmente, je le sens ; je suis jalouse, ridiculement jalouse ; il ne se passe presque aucun jour sans qu'un nouvel objet ne devienne pour moi la source d'une nouvelle douleur. Mademoiselle de L..., mademoiselle de C..., ont tour à tour porté le désespoir dans mon sein. Aujourd'hui, c'est madame de B... Ai-je tort, ai-je raison ? je ne le sais pas ; je ne veux pas le savoir. Vous vous justifierez sans doute cette fois comme les autres, c'est tout ce qu'il me faut. Je vous croirai, quoi que vous me disiez. Que le ciel me préserve de douter des paroles de l'homme à qui j'ai donné mon cœur ! Mais si cette suite de soupçons allait altérer votre amour, j'en mourrais ; je mourrais du chagrin seul de m'être attiré un si terrible malheur. Cependant, je ne puis me vaincre ; je ne le puis pas, en vérité. Je ne vous laisse voir même qu'une bien faible partie de mes tourments. Il y a dans ces émotions violentes je ne sais quelle sorte de pudeur qui fait craindre de les montrer toutes au grand jour. Connaissez enfin tout l'excès de ma faiblesse.

Je vous aime, mon ami, plus qu'on n'a jamais aimé ; mais il ne se passe pas une minute de ma vie sans qu'une secrète anxiété ne se mêle à l'enchantement de ma passion. Sommes-nous ensemble dans le monde, le moindre mot que la politesse vous fait dire à une autre femme élève déjà un sombre orage dans mon sein. Si ce n'est pas à moi que vous donnez la main pour passer d'une chambre à l'autre, mes regards inquiets vous suivent dans la foule ; le plus petit hasard qui vous dérobe à ma vue me fait frissonner. Êtes-vous quelque temps sans reparaître, un nuage se répand sur mes yeux ; je n'entends plus, je me soutiens à peine, et je ne reviens à moi que quand le doux son de votre voix a de nouveau frappé mon oreille. Faites-vous l'éloge de la parure de quelque femme, un mouvement involontaire me fait à l'instant jeter les yeux sur la mienne. Son extrême simplicité me consterne, et je vais penser (folle que je suis !) qu'un si misérable avantage peut me dérober une partie de votre tendresse. La liberté de ces jeux dont la société s'amuse porte dans mes esprits un désordre plus grand encore ; je prévois longtemps d'avance ce qui peut y faire naître la moindre familiarité, et, ces pensées s'emparant entièrement de moi, je conserve à peine la portion d'intelligence nécessaire pour partager ces frivoles amusements. Le seul mot de danse me glace. La valse me paraît la plus horrible profanation de l'amour. Je me l'interdis avec tout le monde, et, dix fois, l'image de l'heureuse femme que j'ai vue ainsi dans vos bras, et presque sur votre sein, m'a poursuivie pendant des nuits entières.

Sachez tout : dans ce cabinet solitaire même, dans ce coin reculé de mon appartement, asile sacré de l'amour, où nous avons trouvé le moyen de nous voir à l'insu de l'univers, ces terribles idées me poursuivent encore. Quoique, me défiant de moi-même, je m'efforce de ne pas vous y devancer, chaque pas que je fais pour m'en approcher accroît en moi la crainte de ne pas vous y trouver. Quand mes yeux commencent à distinguer la porte, mon agitation est devenue si forte que je puis à peine respirer. Si je ne vous aperçois pas, en entrant, tout mon sang se glace. Ne tardassiez-vous que d'une minute, mon esprit s'est déjà égaré dans mille folles et poignantes

conjectures ; et quand vous paraissez, quoiqu'à votre vue une mer de joie inonde mon âme, quoique le premier bruit de vos pas ait fait évanouir comme un songe ces fatales chimères, mes mains tremblantes qui pressent les vôtres, les battements précipités de mon cœur, ces larmes brûlantes qui s'échappent par torrents de mes yeux, tout cela vous dit à la fois le bonheur que j'ai de vous voir et la crainte que j'ai eue de vous perdre.

Et quelle est la cause de tant de tourments ? l'excès de ma tendresse, sans doute, mais bien plus encore ce voile de contrainte et d'incertitude qui couvre notre félicité. Nous devons être unis par des liens indissolubles ; mais nous ne le sommes pas ; mille événements peuvent nous séparer. Et qui ne sait que, pour une âme tendre, la simple possibilité d'un si grand malheur suffit pour empoisonner la certitude des plus douces jouissances ? Soyons donc unis, puisque nous devons l'être ; soyez à moi aux yeux de l'univers ; habitons les mêmes lieux, portons le même nom ; que le matin, que le soir nous revoie ensemble, et, toute entière à mon bonheur, je suis bien sûre de vous environner d'un charme de tendresse qui ne permettra à aucune impression étrangère d'arriver jusqu'à vous, et qui me garantira à jamais des craintes de mon cœur, ou plutôt des égarements de mon imagination.

Voilà, mon ami, ce que je voulais vous dire, ce que je vous demande. Je sais d'avance ce que vous allez me répondre. Je sais que de grands intérêts de famille compromettent dans ce moment vos biens, vos titres, et jusqu'à votre rang dans le monde. Je sais que le vieux prince de R..., votre oncle et votre protecteur, nommé l'arbitre de ces grands différends, promet de les décider en votre faveur. Je suis loin d'oublier (car il n'est pas de jour où je ne nie le reproche) que, cédant aux instances de ma famille, j'allais recevoir sa main lorsqu'il vous a lui-même amené chez moi, que l'amour a changé à l'instant mes résolutions, et que, bravant tout, j'ai rompu avec lui sous un prétexte frivole, ce qui lui laisse encore l'espoir de me toucher. Je ne puis douter enfin qu'orgueilleux et violent, s'il pouvait soupçonner seulement que c'est vous qui m'enlevez à lui, il ne s'en vengeât en abandonnant votre cause, ce qui déciderait votre ruine. Je sais tout cela, vous le voyez, mon ami ; il m'arrive même de comprendre le sentiment qui vous fait refuser de m'associer à votre sort avant qu'il soit honorablement fixé ; mais il est des bornes qu'on ne peut franchir ; il est des lois que la faiblesse humaine ne peut s'imposer à elle-même. Le prince remet de jour en jour la décision qu'il ne cesse de vous promettre : il semble qu'un instinct secret le fasse lire dans nos âmes. Depuis six mois je suis dans cet état violent ; il commence à surpasser mes forces, et je n'ai plus qu'une pensée, celle d'être à vous ; qu'une crainte, celle de n'y être pas. Cher, trop cher ami, je t'en conjure ! trouve un moyen, quel qu'il soit, de me satisfaire. Si ce n'est point pour te préserver des dangers que je redoute, que ce soit pour me préserver de moi-même. Que t'importe, après tout, la décision qui t'arrête ! Ton nom seul n'est-il pas le plus beau titre du monde ? Ma fortune ne nous suffit-elle pas ? Si, quand il saura tout, ton oncle veut se plaindre, le public ne sera-t-il pas pour nous ? n'est-il pas toujours pour les amants ? Et quand il en serait autrement, devons-nous sacrifier notre bonheur à ces vaines considérations, au prince de R... à madame de B... ?

Mais j'y songe... quel rapprochement !... quel trait de lumière ! Ah !... mon ami !... serait-il possible ?... Oui, oui, voilà le mot de cette cruelle énigme... de tes prévenances pour cette femme, de ta réserve apparente pour moi. Elle est l'amie intime de ton oncle ; depuis qu'elle est veuve, il est sans cesse chez elle... on parlait même de mariage... Tu auras craint qu'elle ne nous devinât, qu'elle ne lui apprît notre intelligence !... À quoi pensais-je ? Ah ! un homme, si amoureux qu'il soit, a toujours ces raisons d'intérêt devant les yeux ; une femme tendre peut-elle y penser ? Maudit argent, maudite prudence ! il faut donc toujours qu'ils soient les ennemis de l'amour ! Dieux ! comme je me sens soulagée ! comme je respire librement ! comme les cordes de mon âme se détendent ! comme je sens dans tout mon être un calme délicieux succéder à ce feu qui me dévorait ! Mon amour, mon seul bien, il est donc vrai que tu m'aimes ? que tu m'as toujours aimée ? ai-je donc pu en douter ? injuste, ingrate que j'étais !... Excuse, excuse ; sois à jamais l'arbitre de ma destinée. Je m'abandonne, je me confie à toi. Je remets entre tes mains mon bonheur, mon existence, ma vie. Je consens à cacher encore à tous les yeux le secret de notre félicité ; mais songe pourtant que le retard que tu m'imposes est un malheur pour toi-même ; que le sort se joue presque toujours des vaines prévoyances des hommes, et qu'en tout, il est dans la marche naturelle de la conduite je ne sais quoi de droit et de légitime qui entraîne les événements, et qui conduit mieux au but que les mystères toujours calculés au hasard.

Mais l'heure s'avance ; Charles peut enfin aller secrètement chez toi. J'appelais ce moment de toutes les facultés de mon âme, et maintenant il me trouble et m'agite. Sait-on jamais ce que l'on désire ? Vais-je faire porter ces lettres ? Te les enverrai-je toutes ? Dois-tu connaître l'excès de mon délire ? Pourquoi non ? Ah ! qu'il ne soit pas dit que l'amie de ton cœur aura dérobé à tes yeux une seule de ses pensées, une seule de ses erreurs. Oui, connais-moi tout entière ! lis, lis ces caractères tracés dans le désordre de mes esprits, mais dans l'ivresse de mon amour ; lis ces lettres, chère moitié de moi-même ! lis-les toutes, mais hâte-toi de me rassurer ; crains de perdre une seule minute d'un temps si nécessaire à mon bonheur. Dis-moi seulement que tu m'aimes ; mais dis-le moi tout de suite : songe qu'une âme violemment émue est accessible à toutes sortes de craintes ; que peut-être dans un instant je vais frémir à la seule idée de t'avoir montré l'excès de ma faiblesse, et que même heureuse et tranquille, quand je n'ai pas reçu les tendres assurances que tu me donnes chaque matin de ton amour, il me semble que ma journée n'est pas commencée, et que je ne vis pas encore tout à fait.

LETTRE VII

Mon vieux Charles est enfin parti. Après l'avoir longtemps suivi des yeux par ma fenêtre, je suis rentrée dans mon cabinet solitaire. Mes pensées, d'abord riantes et remplies du bonheur que je venais de retrouver, étaient redevenues tristes et confuses ; elles se succédaient rapidement sans que je pusse me les expliquer à moi-même. J'ai pris de nouveau mes crayons, mes pinceaux ; je me croyais tranquille, je l'étais peut-être ; mais ces sortes d'émotions laissent après elles un vague, un abattement qui ressemble à la douleur. Je n'ai pu faire deux traits de suite, et je reviens à toi. Si les arts veulent un cœur ardent, il leur faut aussi un esprit libre. Et peut-on avoir l'esprit libre avec une passion dans l'âme ? La terrible chose qu'une passion, cher ami ! Nous met-elle au-dessus ou au-dessous de nous- mêmes ? c'est ce que je ne puis dire. C'est un tourbillon violent qui s'empare de nos facultés, de nos pensées, de nos sensations, et les porte toutes d'un seul côté, sur un seul point. Si nous trouvons des forces extraordinaires pour ce qui émane de ce foyer brûlant, tout ce qui y est étranger est aussi comme anéanti pour nous. Nous n'existons plus que par une partie de nous- mêmes qui absorbe toutes les autres. Avant que je te connusse, ma vie coulait comme un ruisseau toujours tranquille ; les arts, l'amitié embellissaient mes instants. Je jouissais des plaisirs de la société, du travail, de l'ivresse attachée à ses succès, des brillants avantages dont le sort a embelli mon existence : je t'ai vu, et tout a disparu ; je t'ai vu, et ton image seule est restée là, devant mes yeux. Dès lors, plus d'autres plaisirs ; mon bonheur, mon orgueil, ma vie, tout s'est confondu, anéanti dans le désir de te plaire et le besoin de t'aimer ; mais aussi quelle source inépuisable de félicité, et comme elle rend froids et insipides, tous les plaisirs que l'on goûtait sans elle !

Ah ! Dieu ! te rappelles-tu cet instant de délices où pour la première fois nos cœurs se sont entendus ? Les plus légères circonstances en sont encore présentes à ma pensée. Nous nous connaissions à peine ; mais déjà tes regards, tout l'ensemble de ta personne m'avaient fait pressentir mon bonheur. Il semble qu'il y ait entre deux êtres qui doivent s'aimer une sorte d'appel involontaire et réciproque de toutes les facultés, auquel il est impossible de se tromper. J'étais seule un matin, je venais de laisser un tableau à moitié ébauché ; j'avais pris un livre dont, depuis un quart d'heure, mes yeux parcouraient la même page sans que la préoccupation de mes esprits me permît d'y rien comprendre. Tout à coup mon oreille est frappée du bruit de tes pas (car déjà je les aurais distingués entre mille autres) ; on t'annonce !... Quel moment ! ah ! mon ami !... une légère rougeur colorait tes joues ; tes beaux cheveux blonds en désordre semblaient environner ton front d'un rayon lumineux. Mon trouble était si grand que je ne sais encore ni ce que tu me dis, ni ce que je pus te répondre : mais je revins à moi par l'excès même de mon agitation, en te voyant quitter le siège que tu avais pris d'abord, et te placer si près de moi, que mes vêtements touchaient presque les tiens. La nature a mis en nous des sentiments inexplicables. Cet instant où je compris que j'étais aimée fut peut-être le plus beau de ma vie, et pourtant mon premier mouvement fut de fuir. Tu me retins par ma robe et me fis retomber doucement sur mon siège, où je me trouvai presque dans tes bras. Hors de moi, ivre de joie, de crainte, d'espoir, je crus sans doute cacher une partie de mon trouble en reprenant mon livre, que ma main rencontra par hasard ; mais tout ce que l'on fait dans ces moments d'ivresse pour retarder l'aveu de son amour, semble au contraire servir à le hâter. Aussi agité que moi, t'en souvient-il ? ô Dieu ! tu feignis de vouloir regarder ce que je feignais de lire, et sous ce vain prétexte, te rapprochant de plus en plus, et penchant ta tête contre la mienne sur le livre que je tenais encore, tu achevas de porter l'orage dans mon sein. Ah ! pourrai-je peindre ce que j'éprouvai lorsque je sentis ta main chercher ma main tremblante ; lorsque dans le désordre de mes esprits mes yeux se portèrent sur toi... lorsqu'ils rencontrèrent les tiens ?... Tous les feux de l'amour qui s'en seraient échappés à la fois m'eussent fait un effet moins rapide et moins violent. Un avenir entier de transports se déroula à l'instant devant moi. Je me levai éperdue, égarée... j'entendais les battements de mon cœur. Mais la nature ne peut suffire à des émotions si vives. Mes idées se troublèrent, je retombai sans force, et j'allais succomber sous le poids de tant de délices, si les douces larmes du bonheur n'eussent enfin coulé à grands flots de mes yeux.

Ô mon bien-aimé ! avais-tu besoin d'un autre aveu ? aussi, avec quel emportement te précipitas-tu à mes genoux ! Je crois encore sentir sur mes mains le feu des baisers dont tu les couvrais. J'entends encore ces noms d'amie, d'amante, d'épouse ; ces expressions tendres et passionnées qui s'échappaient par torrents de ta bouche. Elles pénétrèrent jusqu'à mon cœur ; elles le remplirent d'une pure ivresse ; mes esprits se ranimèrent, et déjà, à travers les nuages qui semblaient te dérober encore à ma vue, je commençais à distinguer tes traits, lorsque le bruit d'une voiture m'annonça une visite.

Non ! il n'est point de révolution de l'âme qui puisse faire mourir, puisque je survécus à ce passage subit de l'enchantement de l'amour aux froides convenances de la société. Je me crus précipitée du ciel. Je jetai un cri douloureux, et dans mon trouble, sentant que nous avions à peine quelques secondes, je m'élançai dans tes bras où tu me pressas avec tant de force, que je crus un instant avoir cessé d'exister. Ô délices ! ô transports ! ô moments qui valez une vie entière !

Je ne conçois point comment, dans ce bouleversement de toutes nos facultés, nous pûmes comprendre qu'il fallait nous séparer ; mais on ouvrait des portes, notre seule émotion nous eût trahis ; j'eus le courage de te montrer un escalier dérobé ; tu sortis précipitamment, et je crus mon bonheur évanoui ;

mais semblable à ces divinités bienfaisantes qui laissent après elles un parfum délicieux, tu n'étais pas disparu tout entier, et le charme de tes douces et pures caresses s'était répandu sur tout ce qui frappait mes yeux, et m'environnait encore d'une atmosphère de joie et de félicité.

Depuis ce moment, ô mon seul bien ! tu es devenu le principe sacré de toutes mes actions, de toutes mes pensées. Quand je te vois, je n'existe plus par moi-même. Quand tu es loin de moi, je dépose sans cesse sur le papier mes regrets, mes souvenirs, les brûlantes expressions de ma tendresse, et, quoique ces lettres couvrent souvent ma table avant que j'aie pu te les envoyer, elles m'offrent une sorte de bonheur que je ne puis comparer à aucun autre, et elles sont devenues, après toi, le premier besoin de mon âme. Enfin, malgré la contrainte et la cruelle séparation que ta raison m'impose, mes jours ne seraient qu'une longue suite d'enchantements, si le trait aigu de la jalousie n'avait atteint mon cœur. Mais dois-je m'en plaindre ? pouvais-je acheter moins cher le sentiment qui remplit ma vie de tant de délices, et est-il donné à l'homme de goûter sans mélange une félicité si grande, et si fort au-dessus de ce que la faiblesse humaine peut comprendre ?

LETTRE VIII

Chère âme de ma vie, Charles ne peut tarder. Je m'enivre déjà du bonheur que je vais goûter, et je ne puis penser à autre chose. Je suis heureuse, heureuse comme je dois l'être, la plus heureuse des femmes. Ton billet du matin manque seul, dans ce moment, à ma félicité. Ah ! comme ma main va trembler de joie en le recevant ! comme je vais me hâter de me dérober à tous les regards pour qu'aucun œil profane ne saisisse sur mon front les sensations qu'il va me faire éprouver ! car ne crois pas que dans mon emportement j'irai le lire avec avidité : après en avoir regardé rapidement la dernière ligne, je me retirerai dans ce cabinet où j'ai reçu tes premiers serments ; j'en fermerai la porte avec soin ; je me placerai dans le siège que tu occupes ordinairement près de moi, et là, toute entière à l'amour, je savourerai lentement et avec délices le charme de chacune de tes douces paroles ; je me plairai à contempler ces caractères tracés par ta main, à toucher ce papier que tu auras touché ; je le presserai sur mon cœur, sur mes lèvres brûlantes, et, relisant cent fois les expressions de ta tendresse, je prolongerai ainsi mon illusion jusqu'au moment désiré qui te ramènera enfin près de moi.

Je crois entendre la voix de Charles.

LETTRE IX

Je m'étais trompée, ce n'était pas lui. Je ne l'aperçois même pas de ma fenêtre, où déjà je suis allée dix fois ; mais il ne peut tarder. Ma montre est là, sur ma table ; j'ai suivi l'aiguille des yeux, même en écrivant ; j'ai compté les minutes ; je sais le temps qu'il faut pour aller, pour revenir ; celui dont tu as besoin pour lire mes lettres, pour me répondre. Une heure suffit, et la voilà déjà écoulée. Mon ami, le croirais-tu ? si dans quelques minutes Charles n'est pas ici... On vient... une lettre !... Elle n'est pas de toi. Le pli, la forme me l'avaient fait deviner à l'instant... Je l'ai parcourue ; elle est d'Alfred. C'est une lettre d'amour. Une lettre d'amour ! à moi !... qu'il est donc mal inspiré ! comment peut-on aimer une femme tout entière à un autre ? cela me semble une erreur de la nature. Cependant que ce jeune homme est agité ! qu'a-t-il donc pu me dire hier ? ne vaincrai-je jamais cette cruelle jalousie ?

Dis-moi, dis-moi ce que je dois faire. Je suis ton bien ; dis-moi comment je dois le défendre.

Charles ne revient point ; tout m'afflige aujourd'hui.

Lettre du comte Alfred de... incluse dans la précédente :

Madame,
Au nom du ciel, daignez me dire si vous m'avez entendu hier au soir, et si votre silence était l'effet de votre indifférence, ou du trouble où vous paraissiez plongée. Je vous ai peint l'excès d'une passion dont rien ne peut vous faire comprendre la force, et vous ne m'avez point fait taire ; j'ai pressé votre main, et vous ne l'avez point retirée. Que dois-je croire ? Mes yeux ne se sont pas fermés de la nuit ; j'ai brûlé de mille feux ; j'ai souffert mille morts. Ô ange descendu du ciel pour charmer les hommes ! depuis plus d'un an je ne respire que pour vous. Si la retraite dans laquelle vous vivez ne m'a point permis de pénétrer jusqu'à vous, vous n'avez pas fait un seul pas dans le monde que je ne vous y aie suivie. Vous ne vous en serez pas aperçue sans doute. Comment un jeune et timide adorateur aurait-il pu être distingué dans cette foule enchantée qui vous environne dès que vous paraissez, et qui n'est pas même l'objet de votre attention ? Comment ma faible voix aurait-elle pu se faire entendre dans ce concert d'applaudissements que semblent moins vous attirer votre beauté, vos grâces, vos talents, que la noble simplicité qui vous les fait ignorer ? Comment mon hommage aurait-il pu parvenir jusqu'à celle qui est au-dessus de l'hommage des hommes ?... Cependant... ah ! je me jette à vos

pieds ; pardonnez ce que je vais avoir la hardiesse de vous dire. J'ai vu, j'ai cru voir vos beaux yeux, image d'un ciel pur, se porter avec une tendre inquiétude sur quelqu'un que je n'ose nommer. Il m'a semblé... Non, je n'aurai jamais le courage de l'écrire. S'il est, s'il peut être quelque espoir pour moi, si personne n'a encore touché votre cœur, ah ! madame ! vous qui êtes si supérieure aux autres femmes, soyez au-dessus de leurs vaines dissimulations. Je vous en conjure, prenez pitié de ce que je souffre ; daignez m'écrire un mot, un mot indifférent, l'amour m'apprendra tout ce qu'il voudra dire. Mais si... Alors ne me répondez pas, faites-moi dire même que vous n'avez rien à me répondre ; enfoncez sans ménagement le poignard dans mon cœur : il a besoin d'un remède violent. Si je puis résister à ce coup terrible, peut-être l'idée de votre bonheur me donnera-t-elle la force de vivre, et de ne vous adorer que comme une divinité.

Alfred, comte de...

LETTRE X

Personne encore !... Je ne comprends pas moi-même ce que je crains ; mais mon trouble s'accroît à chaque minute. Tout ce qui ne paraît pas naturel sert de prétexte aux âmes vives pour se tourmenter. L'amour de ce jeune homme m'afflige aussi. Je n'ai jamais conçu qu'on se fît un jeu des souffrances du cœur. On attendait ma réponse ; je l'avais oublié. Dans mon embarras j'ai fait dire qu'on n'avait pu encore me remettre sa lettre. Quel misérable détour ! il ne va pas à mon caractère ; l'amour dénature tout. Mon ami, tracez-moi ma conduite. Si ce jeune homme attend ma réponse avec autant d'anxiété que j'attends la vôtre, certes il est à plaindre. Cependant il se fait une bien autre idée de mon bonheur. Voilà les jugements des hommes !... Comme cette aiguille marche rapidement !... Jamais Charles n'a tant tardé... Je ne puis rester en place, je ne puis écrire ; je sens mes yeux se remplir de larmes. Pourquoi ? je ne sais, car il me semble que je ne pense plus à cette femme. J'attends votre billet aujourd'hui comme les autres jours ; il tarde, et voilà tout... Mais on donne à tout la teinte de son âme, et la soirée d'hier a rempli la mienne d'amertume. Ah ! les hommes !

LETTRE XI

Avez-vous jamais éprouvé, mon ami, ce que c'est que de chercher à apercevoir quelqu'un que l'on attend avec impatience ? Une personne paraît, ce n'est pas celle-là ; une autre, pas encore ; une troisième, de même. Cependant, vingt autres se succèdent ; la moindre ressemblance dans la taille, la marche, dans la forme, la couleur des vêtements, fait tressaillir, et, ballotté sans cesse entre mille sentiments contraires, la tête se trouble, la machine s'épuise, et on finit par se trouver dans un état si violent, qu'il approche du désespoir. Voilà où j'en suis. Pourtant, je dois le dire, je m'efforce de me cacher à moi-même l'excès de mon inquiétude. Plus elle me paraît avoir une cause réelle, et plus je cherche à me la dissimuler. Étrange force, étrange faiblesse du cœur humain ! Lorsque, dans l'emportement de la passion, nous nous forgeons mille craintes chimériques, nous nous plaisons en quelque sorte à nous abandonner à ce délire. Il semble qu'une voix secrète nous dise qu'il peut n'être qu'un jeu de notre imagination ; mais quand la certitude arrive ; quand nous pouvons dire : Cela est, nous rentrons en nous-mêmes, nous devenons plus réservés, et nous cherchons à nous dissimuler même ce qui frappe nos yeux. Il y a quelques instants, rien n'arrêtait mes conjectures sur le retard de ce billet tant désiré, et maintenant je trouve mille raisons pour l'excuser. Je me dis que peut-être vous n'êtes pas encore réveillé, que quelque affaire imprévue vous empêche de me répondre ; comme si je n'étais pas votre première affaire ! Je viens même à penser que vous êtes malade... malade !... cette pensée est horrible ; mais je la préfère encore à celles qui me rappellent cette femme ; cette femme dont l'image me poursuit sans cesse... La jalousie rend-elle donc barbare ?

Mon ami ! mon ami !... je viens de l'apercevoir...

LETTRE XII

Il vient... il vient !... mais lentement ! plus lentement que de coutume ! Je ne sais si mon émotion trouble mes esprits ; mais je crois lui voir un air triste. Il porte souvent la main à son front, et ne paraît pas tenir ce billet qu'ordinairement j'aperçois de si loin... Il va être ici dans quelques secondes... le cœur me bat horriblement !... La cruelle incertitude où j'étais tout à l'heure ne me paraît rien auprès de ce que je souffre. Je l'entends !... le voilà ! Rien !... Ah ! Dieu ! rien...

LETTRE XIII

Mes pressentiments ne me trompaient donc pas ! Point de lettre !... Mais cela ne serait rien encore : vous n'êtes pas chez vous. Vous êtes, dit-on, à la campagne. Vous êtes parti à une heure du matin. Une voiture est venue vous chercher ; une femme qu'on n'a pu distinguer vous a fait demander...

Une femme !... Elle est restée dans la voiture ; elle paraissait vous attendre avec impatience : personne ne peut dire où vous êtes. Charles a en vain cherché à obtenir quelques lumières ; il savait à peine à qui s'adresser. L'homme de confiance qui vous remet secrètement mes lettres est parti avec vous. Le bon vieillard verse des larmes de l'affreuse douleur qu'il vient de me faire. Il pleure... ; il a tort, je ne pleure point, moi.

LETTRE XIV

Il serait horrible de vous accuser de ce que j'entrevois, si vous en êtes innocent. Je recueille mes forces ; je retiens mes esprits prêts à s'égarer. Je cherche à voir ce que je dois croire, faire, penser. Je suis de sang-froid ; j'ai le sang- froid du désespoir.

LETTRE XV

Je renvoie chez vous. Charles est vieux, timide ; il aura mal compris ; il aura craint de me compromettre. Un de mes gens, sûr et intelligent, vous porte mes lettres. Il ne me nommera pas ; mais il demandera réponse, et sous ce prétexte il parlera, il questionnera. Il sera de retour dans une demi-heure. Jusque-là je veux être tranquille. Je le suis, je crois l'être ; je ne verse pas une larme, la tête me brûle, je respire du feu ; mais mon âme est ferme, et mes yeux sont secs... Ingrat ! crois- tu donc que l'amour ôte tout sentiment de ce qu'on se doit à soi-même, et attends-tu si peu de mon courage, qu'il ne puisse chasser de mon cœur l'homme qui l'aurait si barbarement outragé ?

LETTRE XVI

Tout ceci n'est-il pas un rêve, un délire de mon imagination ? Êtes-vous parti ; parti avec une femme ? Oui, je cherche en vain à me le dissimuler : Charles ne peut s'être trompé à ce point. Vous êtes parti. Et si ce départ eût été une chose indifférente, vous ne m'en auriez pas fait mystère ; vous m'auriez écrit, vous seriez venu, j'entendrais parler de vous ; rien au monde, rien n'aurait pu vous décider à me livrer à ce torrent de fatales conjectures. Vous me connaissez, vous connaissez l'excès de ma tendresse, de mes jalousies, de mes injustices même. Je ne me suis pas cachée à vos yeux ; je ne me suis point parée d'un vain héroïsme ; je vous ai dit cent fois ; Mon ami, prends garde à toi ; ton infidélité me tuerait ; et elle me tuera, je vous le répète ; vous l'apprendrez trop tard. Et s'il est vrai (car vous me l'avez dit aussi quelquefois) que ce qui porte la mort dans mon sein ne serait rien pour une autre femme, qu'est-ce que cela me fait ? La nature m'a faite ainsi ; je ne puis me changer, vous ne l'ignorez pas. De ce qu'une âme est plus sensible qu'une autre, il ne s'ensuit pas qu'on ne doive pas la ménager davantage. L'instinct seul, l'instinct fait proportionner le coup à la force de celui qui le reçoit, et ce ne peut être sans intention que vous avez chargé mon cœur d'un fardeau de désespoir que vous savez bien qu'il ne peut supporter.

Mais je vois tout, je crois tout voir à présent. Que l'amour rend aveugle ! Vous n'aurez pas eu la force de m'annoncer vous-même mon malheur. Les hommes ne sont pas toujours aussi cruels qu'ils le voudraient ; ils appellent cela des procédés. Vous aurez voulu me préparer à tout par l'horrible soirée

d'hier ; et vous serez parti. Vous aurez pensé que j'enverrais chez vous ; que ce ne serait pas vous qui me porteriez le coup mortel... Eh bien ! s'il en est ainsi, soyez content ; il est porté !

LETTRE XVII

Que vous ai-je donc fait pour me causer tant de mal ? Mon amour, mon âme, ma vie, ne vous ai-je pas tout donné ? Depuis le premier instant où je vous ai vu, ai-je été une seule minute sans penser à vous ? ai-je formé un désir qui ne vous eût pas pour objet ? Si l'excès de ma passion m'aveugle sur ce que je devais faire pour vous plaire, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? S'il est dans mes goûts, mes manières, mes habitudes, quelque chose qui vous ait blessé, pourquoi m'en avoir fait un mystère ? pourquoi m'avoir privée du bonheur de tout vous sacrifier ? Mes jalousies sont importunes, je le sais ; mais la source d'où elles partent ne devrait-elle pas vous les faire excuser ? Si c'est cela qui vous a déplu, ne devriez-vous pas au moins vous en plaindre ? et c'est ce que vous n'avez jamais fait, souvenez- vous-en bien, mon ami. Peut-être je n'aurais pu me vaincre ; mais j'aurais pu le tenter, et si cet effort eût été au-dessus de mes forces, si j'y eusse succombé, du moins ce n'aurait pas été votre faute, et je n'aurais pas ce terrible reproche à vous faire.

Mais où êtes-vous, que faites-vous, tandis que dans l'excès de mon agitation ma main tremblante trace ces caractères que vous ne lirez peut-être jamais ? Êtes-vous près de madame de B... ? vos yeux sont-ils fixés sur les siens ? lui jurez-vous ?... non, non, cela n'est pas possible. Votre absence, votre silence sont inexplicables ; mais je croirai tout, plutôt que de me persuader que cette femme puisse faire naître une seule émotion dans une âme accoutumée au feu de la mienne.

LETTRE XVIII

Il me semble quelquefois que je m'abuse, que tout va s'éclaircir. Ah ! mon bien-aimé ! s'il en était ainsi, l'amour te ferait comprendre que, comme un arbre coupé par la racine, privée de la chère nourriture de mon âme, j'ai pu sans t'offenser m'abandonner à l'orage des passions, aux égarements du désespoir.

LETTRE XIX

Lisez, lisez, perfide ! apprenez comme le hasard vient enfin trahir de vos indignes secrets. J'attendais avec anxiété le retour de l'homme que j'avais envoyé chez vous, lorsque je l'ai vu de ma fenêtre parler à un de ses camarades. J'ai reconnu à l'instant la livrée de madame de B... ; j'ai frémi ; mais un trait de lumière m'a paru traverser mes esprits. Je me suis hâtée d'envoyer Charles interroger cet homme. Hélas ! il n'a pas même eu l'idée de rien cacher. Ces malheureux savent-ils garder les secrets de leurs maîtres ? Il a tout dit, entendez-vous, il a tout dit, et son rapport s'accorde entièrement avec celui qui a été fait chez vous. Elle est aussi à la campagne ; elle est aussi partie cette nuit. C'est elle, je n'en doute plus, qui est venue vous chercher. De grands et mystérieux préparatifs se font dans la maison ; on en ignore l'objet ; mais je le sais, moi : on attendait quelqu'un, et ce quelqu'un, c'est vous !...

LETTRE XX

Vous êtes rentré tard, vous avez donné des ordres pour votre départ, et vous vous êtes mis à écrire. À une heure on vous a apporté une lettre ; une lettre !... quelques minutes après, cette femme est venue vous chercher... Vous êtes parti avec elle. Voilà ce que je viens d'apprendre.

C'était donc
conversation
là le
d'hier
sujet de
au soir !
cette longue
Aveugle que
j'étais !...

LETTRE XXI

C'est maintenant qu'il faut voir ce que je dois faire, où je dois aller, à qui je dois m'adresser pour m'assurer par moi-même de mon malheur. Rester là, tranquille, renfermée dans cet appartement, tandis qu'on m'enlève mon bien, mon âme, ma vie !... Non, non, cela n'est pas possible ! Mais où aller ?... chez cette femme ?... plutôt mourir ?... Chez vous ?... pourquoi non ?... vous n'y êtes pas... Dieu du ciel ! quel trait de lumière !... Si je gagnais vos gens ;... si je pénétrais dans votre cabinet ;... si j'y trouvais cette lettre !... d'autres !... Cette démarche serait affreuse ; mais est-il rien de pis que ce que je souffre ?

LETTRE XXII

Mon parti est pris, me voilà plus tranquille : c'est chez vous que j'irai ; l'or m'ouvrira vos portes. Des rapports de domestiques ne peuvent me suffire. Il me faut des preuves, des preuves réelles, des lettres ; ... cette lettre... je la trouverai, je dois la trouver. Qu'elle me fera de bien ! je la prendrai, je la lirai, je la relirai mille fois ; j'en rassasierai mes yeux, je la mettrai aussi sur mon cœur ; elle éteindra peut-être ce feu qui le dévore !... Barbare !...

LETTRE XXIII

Aller chez vous !... oser !... moi, moi !... non, jamais !...

LETTRE XXIV

Charles est déjà parti ; je vais le suivre ; il connaît vos gens, il prodiguera l'or, il disposera tout et m'attendra. Ses supplications, ses larmes, ses refus même, rien n'a pu m'arrêter. Qu'ai-je à ménager ? Je meurs à chaque instant ; et si l'excès de ma douleur me fait succomber chez vous, j'y trouverai au moins quelque charme ; et l'idée des remords qu'il faudra bien que vous éprouviez en me retrouvant mourante dans votre propre maison... cette idée semble déjà rafraîchir mon sang. Je pars...

LETTRE XXV

Qu'ai-je fait ? malheureuse !... où suis-je ? chez moi... Qui m'y a ramenée ?... Ah ! mes forces m'abandonnent ;... je ne vois plus... je n'entends plus !

LETTRE XXVI

On a pu me faire revenir à moi ; me voilà... dans quel état, grand dieu ! Je l'ai trouvé ce que je cherchais, je l'ai trouvé ; je suis sûre de mon malheur : je n'y survivrai pas ; mais je mourrai déshonorée... perdue... Vos gens... votre oncle... Mes larmes inondent ce papier... Il faut que je m'arrête, que je rappelle mes souvenirs, que je rassemble mes esprits égarés...

LETTRE XXVII

Je reprends la plume, je suis bien mal. Charles me conjure de ne pas écrire ; mais le puis-je ? Lisez, lisez cette lettre, c'est la dernière que vous recevrez de moi ; on vous la remettra quand je ne serai plus. Apprenez mon malheur... le vôtre... ah ! mon Dieu !...

Par où commencer ? je ne sais ! je vois à peine ce que j'écris. Je suis partie au désespoir, je vous l'ai dit :... je suis partie, seule, à pied ; mes jambes tremblaient, une sueur froide couvrait mon front, une voix secrète me criait que j'allais à ma perte. Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ? Mais l'image de cette femme qui vous enlevait au milieu de la nuit semblait comme une furie s'attacher à me poursuivre. Hors de moi, je marchais avec tant d'agitation que je me trouvai près de votre demeure quand je m'en croyais encore bien loin. Que dans l'égarement de la passion nous savons peu nous-mêmes ce que nous désirons ! Je brûlais d'arriver ; mais quand je commençai à apercevoir votre porte, quand je vins à penser que je devais en franchir le seuil, à la vue d'un public entier, toutes mes résolutions s'évanouirent ; mon sang se retira vers mon cœur ; une barrière sans cesse renaissante me semblait s'élever devant chacun de mes pas. Poussée par mon désespoir, je la franchissais toujours, mais avec tant de peine et d'anxiété, qu'arrivée devant cette porte si effrayante pour moi, je ne sais ce que je crus voir, mais qu'il me parut que j'allais mourir. Dans cet état, j'aperçus confusément Charles qui vint à moi, suivi d'un de vos gens dont la vue acheva de m'anéantir. Il est si dur d'avoir à rougir devant un inférieur ! Sachant à peine ce que je faisais, je me hâtai de passer ce seuil fatal, et de suivre cet homme qui nous conduisit en silence jusqu'à la porte de votre appartement. Il fut quelques secondes avant d'en trouver la clef ; il me semblait entendre monter, descendre ; j'étais sur des charbons ardents ; il ouvrit enfin.

Dieux ! comme elles sont profondes les impressions que laissent en nous ces vives émotions de l'âme ! je crois encore entendre le bruit que fit cette porte en s'ouvrant et en se refermant sur moi ; il retentit jusqu'au fond de mon cœur ; il en chassa mes vaines frayeurs. J'étais chez vous... j'étais chez vous !... Toutes mes facultés se réunirent à l'instant sur cette seule pensée, et elle s'empara de moi avec tant de force et de rapidité, que j'en jetai un cri de joie. Je m'aperçus alors que j'étais seule avec Charles : il paraissait épouvanté. Le zèle et la frayeur lui donnaient une sorte d'éloquence qui m'agita un moment. Il me conjurait de retourner sur mes pas, il m'en pressait à genoux ; mais quelle puissance sur la terre eût pu m'y décider ! Je le rassurai ; il se retira, et je fus enfin seule.

Ici ma main tremble, mon front se couvre de rougeur. À quel excès l'amour ne porte-t-il pas ? Il m'avait fait séduire vos gens, violer votre asile, oublier tout ce que je me devais à moi-même. Eh bien, ce n'était encore que le commencement de ma honte. Dès que je me suis vue seule, une sorte d'ivresse désespérée s'est emparée de moi. J'ai cherché des portes, j'ai trouvé celle de votre cabinet ; j'y suis entrée, j'ai osé lire toutes vos lettres ; il n'est pas un seul de vos papiers qui ait échappé à mes avides regards. Bien plus, irritée d'une inutile recherche, j'ai enfin jeté les yeux sur votre secrétaire. Ah ! je les en avais détournés vingt fois ! Je me craignais moi-même. Il était fermé, j'y ai essayé toutes les clefs que j'ai pu trouver, une l'a ouvert ; j'en ai frémi, et je me suis reculée avec effroi : il me semblait que je commettais un crime. Mais que ne peut la jalousie ? je m'en suis rapprochée presque à l'instant, et le premier objet qui a frappé mes yeux (comment puis-je l'écrire sans en mourir de douleur !), le premier objet qui a frappé mes yeux a été une lettre ouverte, signée du nom de madame de B..., cette lettre que je cherchais, et dont la vue m'a causé la plus terrible révolution que j'aie éprouvée de ma vie. Ah ! je l'avais bien mérité sans doute : ne valait-il donc pas mieux être trompée par vous jusqu'à mon dernier soupir ? Mais ce n'était pas tout ; quoiqu'un tremblement convulsif m'empêchât de rien distinguer, j'avais saisi cette lettre, je la tenais, et j'allais être sûre enfin du plus affreux de mes malheurs, lorsqu'un bruit que j'entendis à la porte me fit tressaillir, et changea à l'instant la face de toutes mes pensées. Être surprise chez vous, et dans un pareil moment, me parut une chose horrible. Je fermai le secrétaire avec tant de précipitation que je brisai la clef dans la serrure ; et, me retournant, j'aperçus... grand dieu ! j'aperçus l'homme que je crains le plus au monde, celui de qui dépend votre sort, votre oncle enfin, le prince de R..., qui sans doute n'ayant trouvé aucun de vos gens que la prudence de Charles avait écartés, avait pénétré jusqu'à moi, et qui me considérait froidement d'un air surpris et railleur.

Quel moment !... pardonne, ami, pardonne, s'il est possible que tu m'aimes encore ! l'amour disparut entièrement de mon cœur ; j'osai croire un instant que ses plus grands tourments n'étaient rien auprès des poignantes douleurs de l'honneur offensé. Je ne vis plus que la tache imprimée à ma vie par cette fatale rencontre ; et, pour la première fois depuis mon malheur, mon courage m'abandonna entièrement, et des torrents de larmes s'échappèrent de mes yeux...

.....

.....

J'ai été forcée de m'arrêter. J'ai cru être à mon dernier moment. Mais il faut achever cette terrible tâche.

Je ne sais ce que devint cette fatale lettre. J'étais tombée sur un siège, dans un état digne de pitié. Le prince, sans doute pour se jouer de ma douleur, parut d'abord ne pas s'en apercevoir ; il m'accablait au contraire d'excuses ironiques qui, quoique je les entendisse à peine, ajoutaient tellement à l'horreur de ma situation, que je croyais mes sanglots prêts à m'étouffer. Je ne sais ce que j'allais devenir ; mais tout à coup, changeant de ton, il s'approcha de moi, il me pria de me calmer et de l'écouter ; il m'appela sa chère nièce : et pour sceller, dit-il, notre réconciliation, il prit ma main, qu'il baisa à plusieurs reprises avec une familiarité qui ne lui est pas ordinaire, et qui, dans le trouble où j'étais, fit naître en moi subitement la plus affreuse de toutes les craintes. Je me levai effrayée, et voulus sortir. Il s'y opposa en se mettant sur mon passage. De plus en plus alarmée, je m'élançai vers la porte ; mais se hâtant de la fermer, il osa me saisir par le bras pour m'arrêter ; ce qui me causa une telle épouvante que, quoi qu'il pût me dire, je me dégageai avec violence, et me mis à fuir en jetant des cris aigus qui attirèrent bientôt Charles, suivi de tous vos gens. Non, je ne puis peindre ce qui se passa en moi quand je les entendis s'approcher. J'aurais voulu que la terre s'entrouvrît sous mes pas pour me soustraire à leurs regards : votre oncle se hâta de rentrer chez vous ; mais il était trop tard, ils nous avaient aperçus. J'étais en pleurs, en désordre, pâle, épouvantée, poursuivie par un vieillard audacieux : que durent-ils penser, grand dieu ! l'humiliation pouvait-elle être plus forte ? Je passai devant eux, accablée du poids de ma honte ; jamais trajet ne me parut si long : une mer de feu m'eût semblé moins pénible à traverser ; mais on a quelquefois une force qu'on ignore soi-même : je me vis enfin hors de votre maison ; la porte se referma sur moi, et je me crus soulagée de la plus cruelle de mes douleurs.

Hélas ! le sort ne voulait m'en épargner aucune. Charles me suivait ; je jetai les yeux sur lui, et je fus frappée du bouleversement de ses traits ; ils étaient comme décomposés. Je m'attendais à ses reproches, j'en avais besoin ; il ne m'en fit aucun. Que sa réserve me fit mal ! Elle me montra toute l'étendue de mon malheur ; je compris qu'il était sans remède. Je me vis tour à tour l'objet des railleries du prince de R..., des injurieuses conjectures de vos gens, la fable de tout un public avide de malignité et de scandale ; et, soit que cette simple circonstance eût en effet comblé la mesure de mes maux, ou que mon âme épuisée ne pût plus suffire à des sensations si violentes, je tombai dans un véritable accès de désespoir, et mes esprits et mes forces m'abandonnèrent à la fois.

Je ne me rappelle plus le reste que comme un rêve.

J'étais dans une sorte de délire, j'entendais un bruit confus de voix. Votre image, celle du prince de R..., et, ce qui me confond, celle du jeune Alfred, étaient toujours devant mes yeux. J'ignore même comment je me trouvai dans une voiture qui me ramena chez moi. Je sais seulement que, dès que je m'y retrouvai, mes jambes tremblantes me portèrent vers cette table où je vous ai écrit tant de fois ; que je pris une plume et que j'écrivis. Vous savez tout, mais ce que j'ai souffert en me retraçant tant d'affronts et de déshonneur auxquels je me suis exposée pour vous, ingrat, qui me trahissez, moi seule, moi seule je puis le comprendre.

Allez cependant, allez chez le prince de R..., puisqu'il n'ignore plus rien ; hâtez-vous de l'apaiser, et de vous justifier du malheur de m'avoir aimée. Accusez-moi, sacrifiez-moi ; j'approuverai tout, je ne démentirai rien, pourvu qu'il ne me rende pas la cause de votre ruine, et que vous n'ayez pas ce reproche à faire à ma mémoire, car je ne survivrai pas à tant de coups affreux.

Je vous en conjure aussi à genoux, au nom de tout ce qui vous est et vous fut cher au monde, qu'il ait voulu ou non abuser de mon horrible situation, obtenez de lui qu'il garde le secret sur cette fatale rencontre, et faites taire vos gens, à tel prix que ce soit ! Que je sois perdue ; que je succombe sous le poids de ma honte et de mon infortune ; mais que je ne sois point déshonorée quand je ne serai plus. C'est le seul, le dernier service que je vous demande ; après quoi je mourrai plus tranquille ; heureuse de perdre une vie que je ne puis plus vous consacrer.

Adieu, adieu... le voilà fini ce cruel récit, et mes forces m'abandonnent de nouveau. Il semble que je n'en avais conservé quelques restes que pour pouvoir vous instruire de mon malheur. Adieu donc, adieu pour la dernière fois !... Pour la dernière fois !... Oh ! mon Dieu !... à ce mot terrible tous mes sens se bouleversent, ma tête s'égare... une main de fer me semble déchirer mon cœur. Vais-je donc mourir ?... Oui... c'en est fait cette fois !... et j'en rends grâce au ciel... Adieu !... adieu !... je meurs au désespoir !...

LETTRE XXVIII

Le cœur humain est inexplicable ; me voilà presque tranquille : après une crise si violente qu'elle eût dû être la dernière de ma vie, la nature a repris ses droits ; un profond sommeil s'est emparé de moi : j'ai pu être une heure entière sans penser à vous. En me réveillant même je ne savais plus ce qui m'était arrivé ; je sentais seulement que c'était quelque grand malheur ; mes souvenirs vagues et confus semblaient se perdre dans le trouble de mes idées. Je les ai enfin tous retrouvés : mais la disposition du corps influe sur celle de l'âme ; on n'éprouve pas deux fois de même la même douleur. Ce n'est plus un désespoir que je sens en moi, c'est une stupéfaction. Je ne conçois pas que vous ne soyez pas là, que je ne vous attende pas, que vous n'entriez pas dans cette chambre où tout ce qui frappe mes yeux me paraît empreint du feu sacré de notre amour. Le souvenir de cette femme, de cette lettre, de ces indignes affronts que j'ai essuyés chez vous, ne me tire pas même de cet état. À chaque instant il couvre mon front d'une rougeur subite, mais le moment d'après je n'y attache aucune importance. Je viens à cette table et je vous écris ; voilà tout ; voilà la seule pensée qui me reste. Je ne sais où vous envoyer ces lettres, je ne sais quand vous les recevrez ; mais je vous écris, cela me suffit. Ces caractères que je trace et que vous lirez me semblent un lien de votre âme à la mienne, et cette idée absorbe toutes les autres.

Enfin, vous le voyez, me voilà, je vis encore ; il me semble que je ne souffre plus. Ah ! sans doute il est un terme au-delà duquel le désespoir même ne peut plus rien sur nous ! Pourtant, je ne vous écrirai plus ; non, je ne vous écrirai plus ; je n'ai plus rien à vous dire. Qu'aurais-je encore à vous dire ?

LETTRE XXIX

Si je ne vous écrivais pas, que ferais-je de mon temps, de moi-même ? l'amour tient tant de place dans la vie ! c'est quand il n'est plus là qu'on sent le poids de ces longues minutes qui doivent s'écouler sans lui ; c'est quand nous l'avons perdu que nous voyons qu'il était le motif de toutes nos actions, le charme de toutes nos pensées, le foyer de tous nos sentiments ; c'est alors seulement que nous comprenons bien ses véritables délices, et que, privés de la plus chère moitié de nous-mêmes, nous errons dans le vide de notre âme, et ne jetons plus autour de nous que des regards tristes et désenchantés. Voilà ce que j'éprouve. Vous ne m'aimez plus, tout est changé pour moi ; je ne suis plus même ce que j'étais avant de vous connaître. Je n'ai plus cette force, ce courage qui me distinguait, disait-on, des autres femmes. J'ai perdu jusqu'à ce noble orgueil qui tant de fois a fait bouillonner mon sang à la seule pensée d'un affront souvent imaginaire. Vous m'abandonnez, et je pleure ; vous m'outragez, et je veux mourir. Déchue des grandeurs de l'amour, je suis aussi déchue de moi-même ; je rentre dans la route commune de la vie, je ne suis plus qu'une femme ordinaire.

Juste ciel ! que deviendrai-je ? qui me garantira de mon désespoir, de moi-même ? Je pleurais, mais je croyais être tranquille. Tout à coup, l'heure qui vous ramène chaque jour près de moi a sonné, et tous les poignards de la jalousie sont rentrés à la fois dans mon cœur. Depuis ce moment je suis dans un égarement qui m'épouvante. Il n'est point de projet que je ne forme ; de crainte, de délire, d'horribles idées qui ne s'emparent tour à tour de mon esprit. Tantôt je vais, je viens, j'écoute, je tressaille au moindre bruit. Tantôt je perds tout courage, je me sens prête à jeter des cris de douleur. Tout à l'heure je ne pouvais tenir dans cet appartement : j'ai voulu sortir ; pour aller où !... Je ne sais,... peut-être encore chez vous. Je descendais précipitamment ; mais je ne puis faire un pas dans cette affreuse journée, qui ne me devienne une honte ou un désespoir : j'ai vu venir quelqu'un ; c'était Alfred... – Alfred !... – Que me voulait-il ? Je suis remontée avec effroi, j'ai défendu qu'on le laissât entrer, et je me suis trouvée, je ne sais comment, dans mon cabinet. Là, mes idées ont encore changé de face ; mais cette fois, ah ! mon ami ! c'était la raison, la pure raison qui m'éclairait. En me revoyant dans ce sanctuaire des arts, entourée de ces objets qui si longtemps ont fait mon bonheur et ma joie, un voile est comme tombé de dessus mes yeux ; je me suis sentie rougir ; un sentiment qui ressemblait à l'orgueil offensé, que dis-je ? à la colère, s'est emparé de moi. J'ai sonné ; je voulais faire rappeler Alfred. J'étais indignée d'avoir craint de me montrer à tous les yeux. Si vous fussiez entré dans ce moment, si vous vous fussiez jeté, suppliant, à mes genoux, je crois que je vous aurais repoussé ; en vérité je le crois. Je me promenais avec fierté, jetant des regards satisfaits sur tout ce qui m'environnait... Mais qu'est-ce que les chimères de l'orgueil près des angoisses de l'amour ? Sans que je sache comment ce vain échafaudage de courage s'est tout à coup écroulé, je suis tombée mourante sur un siège... Il est encore humide de mes larmes !

LETTRE XXXI

Les heures s'écoulent, la nuit s'approche, et rien ! rien ! pas une ligne, pas un mot, pas un de ces simples égards que l'indifférence même ne refuserait pas au cœur malheureux et souffrant !... Adieu donc !

Adieu, ingrat ; adieu, parjure ; adieu, lâche et indigne amant ! Tu t'es fait un jeu cruel de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'univers, de la foi des promesses, de l'honneur d'une femme, des transports de l'amour, des épanchements d'une âme pure qui s'élançait vers toi ! mais ne crois pas que ce crime du cœur restera impuni. La nature ne plie pas ses lois à la folle inconstance des hommes. Il y a entre deux êtres qui se sont aimés des liens sacrés et involontaires qu'on ne rompt pas si facilement, et qui, pour le supplice de l'amant infidèle, enchaînent encore son cœur longtemps après qu'il croit les avoir brisés.

Voilà le sort qui t'attend ; le voilà, perfide ! mon image te poursuivra jusque dans les bras de cette femme ; tu ne verras jamais sans tressaillir les lieux que nous avons parcourus ensemble. Dans le monde même, dans ce monde frivole où l'oubli des chagrins semble le premier des devoirs, un mot, un geste d'une autre femme me rappelleront subitement à ta pensée ; la forme, la couleur d'un vêtement te causera un frémissement involontaire. Si c'est l'ambition qui me ravit ton cœur (et cela est possible), elle deviendra pour toi une nouvelle source de tourments ; heureux, je manquerai à ton bonheur ; honoré, je manquerai à ta gloire ; malheureux, je manquerai à ta consolation ; car l'amour véritable se compose de tant de choses ! Tu sentiras à chaque instant du jour qu'il n'est pas donné à l'homme de trouver deux fois une âme qui sympathise en tout avec la sienne ; cette idée s'attachera à mon souvenir, que pour ton malheur elle embellira de plus d'attraits que je n'en ai jamais eu. Tu t'exagéreras tour à tour ces vains agréments, ces talents surtout qui flattent tant les hommes, et dont la femme qui aime fait si peu de cas. L'univers même, l'univers, où tu ne me verras plus, ne sera pour toi qu'une vaste solitude ; tu me regretteras enfin à ton dernier soupir ; et moi, dans la tombe où tu me fais descendre... (car ce n'est pas un mot, une vaine expression ; je ne puis vivre longtemps dans l'état affreux où je suis. Charles qui ne me quitte plus, mes femmes qui m'entourent et qui pleurent, tout me dit que mon malheur va finir avec ma vie). Mais moi, dans la tombe où tu me fais descendre, moi, trahie, abandonnée, perdue ; moi, je n'emporte au moins que la douleur d'avoir été trompée ! Adieu !

LETTRE XXXII

Reviens à moi, mon amour, mon ange, mon seul bien ! Reviens, je t'en conjure. Cette femme t'a séduit, je le vois ; tu n'auras pu résister : les hommes ont, dit-on, cet horrible privilège. Eh bien ; le ciel sait ce que cette pensée me fait éprouver de douleurs ; mais il n'en est pas pour moi de plus affreuse que celle de te perdre.

Reviens, reviens, je t'en conjure ; mes bras, mon cœur te sont ouverts ; mes larmes, mes feux te purifieront de cette indigne profanation. Reviens ! ne crains pas mes reproches, je ne t'en ferai pas, j'oublierai tout ; ma bouche ne s'ouvrira que pour te parler de mon bonheur. Que serait un pardon s'il était acheté si cher ! Et si tu crains la honte d'un repentir (car l'orgueil des hommes se mêle souvent à leurs plus doux sentiments), fais seulement que je puisse le soupçonner, et je t'épargnerai jusqu'à la moindre démarche. En tel lieu que tu sois, à la campagne, chez toi, chez cette femme, je volerai t'arracher de ses bras. Ce sera tout risquer, je le sens ; ce sera m'exposer encore au blâme, aux vains discours du monde ; mais qu'est-ce que cela auprès de ce que je souffre ? Ce monde si redouté nous a-t-il jamais payés des sacrifices que nous lui faisons ? Oui, dis un mot, et je pars. Je te chercherai, je te trouverai ; je te trouverai près de cette femme ; je n'y résisterai pas, je le sens : je tomberai là, devant toi, mourante. Mais tu ne me repousseras pas ; non, tu ne me repousseras pas, et je serai sauvée !

Dis-moi, dis-moi donc que tu ne me repousseras pas, mon ange, mon âme, ma vie ! Comment résisterais-tu à ton amie expirante ? comment sentirais-tu tes mains pressées dans ses mains brûlantes sans en être ému jusqu'au fond de l'âme ? comment nos regards pourraient-ils se rencontrer sans qu'une attraction involontaire nous fît voler dans les bras l'un de l'autre ? N'est-il pas entre les amants des sympathies mystérieuses que rien ne saurait expliquer ? Et quand cela ne serait pas, qui me dit que l'idée du mal que tu me fais n'a pas touché ton cœur ; que dans ce moment même tu ne reviens pas à moi ? Car tu n'es pas insensible, tu ne l'es pas ; je ne t'aurais pas aimé si le feu de la sensibilité, ce feu divin, qu'on ne peut confondre avec aucun autre, n'eût éclaté dans chacun de tes traits. Ah ! que ces idées sont douces et consolantes ! comme elles me font de bien ! comme j'en avais besoin ! Oui, m'y voilà résolue. Je veux tout risquer, je veux t'envoyer cette lettre, je veux... Mais j'entends quelqu'un, si c'était toi... Ah ! mon Dieu !... il faudrait donc en mourir de bonheur !... Non, c'est, me dit-on, Alfred ; Alfred, toujours Alfred ! Que me veut-il ? que peut-il me vouloir ? S'obstine-t-il donc à me poursuivre ? Je ne veux pas le voir ; je ne veux voir personne.

LETTRE XXXIII

C'en est fait ! tout est perdu cette fois ; amour, honneur, tout... Le coup a été affreux ; mais il est un bienfait du ciel : il m'a rendue à moi-même, j'ai retrouvé tout mon courage.

C'était Alfred ; je vous l'ai dit. J'ai refusé de le voir : il insistait ; j'ai refusé de nouveau : mais étonnée, je cherchais à deviner ce qu'il pouvait avoir à me dire, et je marchais avec agitation, lorsque passant devant une porte qui était restée ouverte, je l'ai entendu parler avec Charles. Au son de sa voix, à quelques mots étranges qu'il a prononcés, il s'est passé en moi quelque chose d'extraordinaire. Mille souvenirs confus se sont tout à coup présentés à mon esprit. Dès qu'il a été parti, je me suis hâtée de faire venir Charles et de l'interroger. Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt ? Malheureuse ! il ne manque plus rien à ma honte ! Alfred en a été témoin ; et, pour comble d'horreur, sans lui elle eût été publique. Il était venu chez moi ; le hasard l'a conduit sur ma route à l'instant où je sortais de votre maison ; j'étais dans un véritable délire ; il m'a aperçue, il a volé à mon secours, il a écarté avec fureur une foule oisive et curieuse qui m'entourait déjà, il a résisté même au prince de R... qui était accouru, et qui voulait que je rentrasse chez vous, et, me prenant dans ses bras, il m'a portée dans sa voiture où il a forcé Charles de monter. Il s'est placé près de moi ; il était pâle et tremblant ; il n'a pas dit une seule parole, et, voyant que je commençais à reprendre connaissance, il est parti en me remettant aux soins de Charles. Voilà ce que je viens d'apprendre, et ce que je me rappelle maintenant comme un songe épouvantable qu'un hasard retracerait subitement à ma pensée. Que vais-je devenir ? je ne sais. Mon avenir, ma vie, sont entre les mains du sort, entre les vôtres ; mais je dois, avant tout, sauver mon honneur : je dois sauver l'honneur de la femme que vous avez aimée. Si j'ai pu dire le contraire, si j'ai pu le penser, je m'abusais, la douleur m'égarait. L'amour au désespoir fait désirer la mort ; il peut la donner sans doute ; mais l'honneur !... Ah ! l'honneur est encore autre chose ! il n'est pas seulement dans l'âme, il est dans le sang ; il est né avec nous, il doit nous survivre, et la dernière pulsation de notre cœur doit nous donner encore la force de le défendre. Je viens d'écrire à ce jeune homme ; je le prie de venir à l'instant même. Je l'attends, je ne lui cacherai rien ; il saura que s'il m'a vue sortir de chez vous, et dans cet état horrible, c'est que je vous ai donné ma foi, que j'allais vous donner ma main, que vous m'avez indignement trahie ; il verra mon désespoir, il en connaîtra toutes les causes : le caractère de vérité empreint dans chacune de mes paroles les fera pénétrer jusqu'à son cœur. Peut- être me prêtera-t-il un généreux secours pour achever d'éclaircir ce terrible mystère ; et si je n'y survis pas, une voix pourra au moins s'élever en ma faveur, et me justifier aux yeux du prince de R..., de madame de B..., du monde entier ! Ah ! que cette résolution porte de calme dans mon sang ! De quel poids je serai soulagée quand j'aurai tout appris à ce jeune homme !... Mais qu'il tarde à venir !... comme elles sont longues les minutes de déshonneur ! Si on n'avait pu le trouver ; s'il n'était point chez lui... Je me sens hors de moi... Qui m'eût dit hier qu'un autre que vous m'eût jamais causé des sensations si extraordinaires !... Mais j'entends quelqu'un... C'est lui !... Grand Dieu !... Un jeune homme... à cette heure ! seule !... Qu'ai-je fait ?... Vous saurez tout ; je vous écrirai jusqu'à mon dernier soupir ; vous saurez tout.

LETTRE XXXIV

Dieu du ciel ! qui aurait pu le croire ? Je ne vous ai point vu, et le calme est rentré dans mon sein. Ah ! qu'une âme généreuse est un beau présent de la divinité ! Que ce jeune homme mérite d'être heureux ! Avec quel noble dévouement il a renoncé aux plus chers désirs de son cœur pour porter dans le mien le baume consolateur de l'espérance ! Quoi ! je retrouverais l'honneur que je croyais perdu ! Quoi ! vous m'aimeriez encore ! Oui, si j'en crois votre rival même, cet ange descendu du ciel, dont l'éloquence persuasive a ranimé mes esprits égarés, et m'a forcée à douter au moins de mon malheur ! Mais ce n'est pas assez pour lui : rien arrête-t-il une belle âme qui conçoit l'idée d'une belle action ? Il ne veut confier qu'à lui le soin de hâter mon bonheur. Il est malheureux ; il connaît le prix d'une minute de moins de souffrance ; il vient de partir ; il va chez madame de B... chez ses amis, chez les vôtres. À tel prix que ce soit, il saura tout. Il ne me cachera rien, je l'ai exigé, il me l'a promis, et dans une heure au plus il viendra m'apporter ou la vie ou la mort.

Que vous apprendrai-je encore ? tout, ah ! oui, tout : vous allez tout savoir. Ce jeune homme m'aime ; et quoiqu'il ne soit pas dans mon cœur une seule fibre que l'amour puisse émouvoir pour un autre que vous, vous ne devez rien ignorer de ce qu'il a pu me dire : mais je ne sais pas moi-même ce que j'éprouve ; je suis ivre de joie, d'espoir, de crainte : il faut que je me lève, que je marche, que je respire, que je m'accoutume à l'idée de mon bonheur ; que je puisse parler d'autre chose. Ah ! mon ami ! hier si aimée, si heureuse ! aujourd'hui dans un état si violent ; obligée d'avoir recours à un étranger, à un homme épris de moi, pour m'assurer de votre amour !... Par quelle suite d'affreux enchantements me trouvé-je dans cette situation que je comprends à peine .. ..

Il est donc entré comme je vous écrivais encore ; il était à mes genoux avant que j'eusse eu même la pensée de l'en empêcher. Je me rappelai tout à coup sa lettre du matin (qui le croirait ? je l'avais oubliée). Aussi troublée que lui, je le forçai de se lever et de s'asseoir, et je voulus commencer ma pénible confidence. Je me souviens que j'hésitais, que je balbutiais, que je ne savais de quels termes me servir ; mais je n'eus pas besoin de m'expliquer longtemps, il me comprit dès les premiers mots. Je le vis pâlir ; il se leva, et, cachant sa figure avec ses mains, il sortit précipitamment, me laissant dans une confusion qui devint bientôt un véritable désespoir. Abandonnée par celui en qui j'avais mis toutes mes espérances, par le seul être à qui je pusse parler de vous, mon premier mouvement fut de le suivre et de le forcer à m'écouter. C'en était trop, je le sens à présent ; mais il est si difficile de garder de justes mesures dans ces vives émotions de l'âme ! Je le rejoignis à temps, et le retenant avec cette force que donne la douleur, je le conjurai de revenir sur ses pas. Il s'arrêta, mais il restait immobile : plus je parlais, moins il paraissait m'entendre. Enfin, quoi que je pusse dire, il s'éloigna, ou plutôt il se mit à fuir de nouveau ; et moi... moi... Que ce que l'amour nous fait faire nous avilirait souvent, si la source n'en était pas si sacrée ! moi, naguère si fière, si respectée, si obéie, je ne sus que m'écrier, en étendant vers lui mes mains suppliantes :

« Alfred ! Alfred ! je suis malheureuse ! soyez au moins mon ami, mon généreux défenseur ! »

Ô charme du sentiment ! ô pouvoir d'une douce et affectueuse parole ! À peine il m'eut entendue, il revint sur ses pas ; il me considéra un instant ; et se mettant à mes genoux, il me dit d'une voix altérée qui retentit encore à mon oreille : « Ordonnez ; je vous avais consacré mon âme, ma vie ; qu'est-ce auprès de cela que tout le reste ? » En achevant ces mots, il parut prêt à s'évanouir. Accablée moi-même sous le poids de ma confusion, j'eus à peine la force de lui tendre la main : il la saisit et voulut la porter à sa bouche ; une larme tomba dessus, elle était brûlante ; je la retirai sans dire une seule parole ; je n'avais plus d'expressions, et je me sentais mal avec moi-même. Je me hâtai de rentrer dans mon cabinet, où il me suivit, et ce ne fut qu'après un long silence que je pus reprendre mon triste récit.

Il m'écouta avec attention. Chaque mot que je disais ranimant en moi le sentiment de mon malheur, je retrouvai bientôt ma force et mon courage, et je lui dévoilai la vérité tout entière. Mes craintes, mes douleurs, mon imprudente démarche, je lui appris tout ; mais rien ne paraissait l'émouvoir : seulement, lorsque je parlais de cette femme, des preuves que je croyais avoir de votre perfidie, il souriait mélancoliquement, et une douce pitié se répandait sur tous ses traits. Qu'elle me faisait de bien, grand Dieu ! comme je désirais ardemment qu'il me trouvât ridicule et insensée ! Avec quelle avidité je cherchais à lire ce sentiment dans ses regards ! Il les détournait d'abord, comme s'il eût craint de se laisser deviner ; mais s'élevant tout à coup au-dessus de lui-même, et prenant la parole avec ce ton de vérité simple et irrésistible qui fait évanouir comme un songe toutes les vaines chimères, il me prouva, je sais à peine comment, que mon imagination ardente avait tout supposé ; que vous ne pouviez m'abandonner pour madame de B... Il sut me rassurer même sur les suites de ma fatale démarche chez vous, et il ajouta (ce sont ses propres expressions, mon ami), que, s'il était possible que mon honneur en reçut quelque atteinte, vous répareriez bientôt, quoi qu'il pût en arriver, une faute que l'amour seul m'avait fait commettre.

Ah ! qu'il est beau le rôle de consolateur ! comme il sied bien à l'homme ! comme il l'élève ! comme il le rapproche de l'idée que nous nous faisons de la divinité ! Alfred me parut en ce moment un être plus qu'humain. À mesure qu'il parlait, mes yeux semblaient s'ouvrir, les événements se déroulaient naturellement devant moi, et l'espérance descendait dans mon sein comme un ruisseau bienfaisant et tranquille, et détendait toutes les cordes de mon âme. Cependant le bonheur que je commençais à retrouver augmentait encore en moi le besoin d'éclaircir tant d'étranges mystères. Alfred seul le pouvait ; je le sentais, mais je n'osais le dire. Il comprit mon silence. Il partit, je vous l'ai dit, je l'attends ; voilà tout.

LETTRE XXXV

Quoi ! je vous reverrais là ? quoi ! vous vous placeriez encore là, près de moi ? Quoi ! nous retrouverions ces longues heures de pures délices, ces doux épanchements de nos âmes ; ce silence même qu'enchantaient nos regards, et après lequel la première parole, si tendre fût-elle, nous paraissait toujours si froide et si indifférente ! Ah ! dieu ! serait-il donc possible ?

LETTRE XXXVI

Oui, mon ami ; oui, douce et chère moitié de moi-même, j'étais injuste, je le sens ; et je jouis de te le dire avant qu'Alfred revienne. Je veux un jour, lorsque dans le calme de nos doux entretiens nous parlerons de ce terrible orage, je veux pouvoir te rappeler que mon cœur t'a justifié de lui-même, et que malheureuse, abandonnée, prête à succomber sous le poids de sa douleur, ton amie a douté du rapport de ses sens plutôt que du cœur de celui qu'elle aime.

LETTRE XXXVII

Lisez.

Madame,
Ma main tremble en écrivant cette lettre. J'ai pu résister au coup affreux que vous m'avez porté ; vous

étiez malheureuse et vous aviez besoin de moi; mais mon courage s'évanouit tout entier à l'idée du mal que je vais vous faire. Il est au-dessus de mes forces de remplir moi-même cette cruelle tâche. Cette lettre me précédera; mais je la suivrai bientôt, pour vous porter les consolations d'un cœur accoutumé à vous aimer sans espoir.

J'ai fait pour vous, madame, ce qu'aucune puissance sur la terre n'aurait pu me faire faire. J'ai séduit les gens de madame de B... Ils m'ont appris tout ce qu'ils savent, préparez-vous à tout.

C'est avec elle en effet que votre ami est parti cette nuit; mais une autre dame qu'on n'aura pas remarquée l'accompagnait. Ils sont allés à sa campagne, où plusieurs amis les attendaient. En arrivant, madame de B... a renvoyé tous ses gens à la ville, à l'exception de quelques personnes de confiance; mais on n'a pu leur laisser ignorer entièrement la cause de tant de mystères. Au nom de ciel, madame, rassemblez ici vos forces; ma propre émotion redouble tellement que vous aurez peine à lire ces caractères. Madame de B... a dû être mariée secrètement cette nuit. On ne sait pas avec qui; mais tout le monde est revenu ce matin à la ville, à l'exception de cette dame et de votre ami, et cette dernière circonstance fixe l'opinion sur lui. On va même jusqu'à dire que le prince de R... a mis à ce prix l'arrangement de ses affaires de famille qui viennent d'être terminées, et qu'il donne ce soir à ce sujet une fête à la fin de laquelle le mariage sera déclaré.

Je ne vous cache rien, madame; vous l'avez exigé, et je crois que votre âme supportera plutôt un grand malheur qu'une plus longue incertitude; mais je vous le demande à genoux, attendez, avant de rien croire, que je m'assure par moi-même de la vérité

de ces bruits, qui peuvent n'être que de ridicules conjectures. Le prince de R... donne en effet une fête ce soir. Plusieurs personnes que j'ai vues allaient s'y rendre. Je vais m'établir à sa porte, dans ma voiture, qui ne sera pas remarquée dans la foule, et d'où je pourrai reconnaître les personnes qui arriveront. Un homme sûr observera et s'informera de son côté, et si madame de B... et votre ami paraissent, si le bruit de leur mariage se confirme, recevez ma parole, cette parole à laquelle je n'ai jamais manqué, que j'irai à l'instant vous le dire.

Enfin, madame, apprenez ce que je viens d'apprendre moi-même, et que l'honneur indigné vous donne un courage qui vous est si nécessaire. Votre amour, qui s'est trahi dans mille circonstances, n'est plus un secret que pour peu de personnes, et s'il était vrai que votre ami vous eût abandonnée si lâchement, s'il avait méconnu à ce point l'ange que le ciel lui avait donné dans sa bonté, ce ne serait pas du désespoir qu'il faudrait; votre honneur aurait besoin d'une réparation éclatante. Il me reste donc un bonheur à goûter sur la terre. Je puis vous venger, ou mourir pour vous.

*Alfred, comte de ***.*

Réponse

Non, non, ne me vengez point. Que j'expire au moins sans cette horrible pensée...

LETTRE XXXVIII

L'amour !... Qu'est-ce que l'amour ?... Un caprice, une fantaisie, une surprise du cœur, peut- être des sens ; un charme qui se répand sur les yeux, qui les fascine, qui s'attache aux traits, aux formes, aux vêtements même d'un être que le hasard seul nous fait rencontrer. Ne le rencontrons-nous pas ? rien ne nous en avertit, ne nous trouble ; ... nous continuons de vivre, d'exister, de chercher des plaisirs, d'en trouver, de poursuivre notre carrière comme si rien ne nous manquait !... L'amour n'est donc pas une condition inévitable de la vie, il n'en est qu'une circonstance, un désordre, une époque... que dis-je ? un malheur ! une crise... une crise terrible ;... elle passe, et voilà tout.

LETTRE XXXIX

Grâces, grâces te soient rendues, ami ! Je t'avais consacré toute mon existence ; je passais ma vie à t'attendre, à t'écrire, à m'occuper de toi. Quand tu paraissais, une folle joie bouleversait mes sens : mon âme amollie semblait se fondre dans la tienne, et, misérable esclave privée de ses plus nobles facultés, je cherchais à lire sur ton front mes désirs, mes sentiments, mes moindres sensations. Grâces, grâces te soient rendues ! Emportée, par un fol amour, dans un monde idéal dont je t'avais fait la divinité, tout le reste de l'univers était anéanti pour moi. Les lumières de l'esprit, les grandeurs de la nature, tout ce qui élève et ennoblit l'homme n'était plus à mes yeux que de vaines jouissances abandonnées aux âmes vulgaires ; et sur ce trône d'amour où je t'avais placé, la mort dans tes bras (combien de fois ne te l'ai-je pas répété !), la mort dans tes bras m'eût paru mille fois préférable à de longs jours de gloire et de prospérité. Grâces, grâces te soient rendues ! tu m'as lâchement trahie ; tu t'es mis à ta place ; tu m'as remise à la mienne !

LETTRE XL

Pourquoi ces larmes, ces cris, ce désespoir ? de quoi puis-je me plaindre ? ma vie, mon sang, ne bouillonnent-ils pas encore dans mes veines ? tout l'avenir ne s'est-il pas rouvert devant moi ? J'ai été trompée ?... eh bien, n'est-il pas beau d'être trompée ? n'est-ce pas la gloire des âmes pures ? Que me parle-t-on de déshonneur ! S'il fallait paraître devant le tribunal de l'honneur même, je dirais : Je l'aimais ; ce mot suffirait pour ma défense. Que dirais-tu pour la tienne ?

LETTRE XLI

Quel cœur battra contre le mien ? Quelle main pressera la mienne ? De quel regard verrai-je s'échapper ces traits de flamme qui, semblables à des émanations de la Divinité, portaient dans mon âme mille transports de joie et d'amour ?

LETTRE XLII

Si je me mêlais aussi dans la foule ! si je vous voyais descendre de voiture avec cette femme ! si j'expirais devant vous au moment où vos oreilles seraient frappées de la première harmonie de cette fête !... Mais quoi ! m'exposer encore aux regards des valets qui peut-être souilleraient d'un rire grossier les nobles douleurs de mon âme !... Non.

LETTRE XLIII

Vous croyez que je m'abandonne au désespoir ! Eh bien, vous vous trompez. Je vais, je viens, je ris, je chante. Me voilà parée, brillante de parure. Tout à coup je me suis dit : C'est à cette fête même qu'il faut aller : c'est là qu'il faut paraître, conduite par celui qui a pris pitié de moi dans mon malheur ; et à l'instant, tout ce que le luxe peut avoir inventé d'éclat et de magnificence a été employé pour m'embellir. Pour la première fois de ma vie peut-être j'ai cherché à plaire par ces vains attraits que la nature m'a donnés ; mais je l'ai cherché avec passion, avec fureur. J'ai réussi. Je me suis regardée, et j'ai été éblouie. Je veux que, quand je paraîtrai à cette fête, un murmure d'admiration s'élève de toutes parts et retentisse jusqu'à ton cœur ; je m'avancerai en triomphe, je te verrai près de cette femme, et je passerai, après t'avoir jeté un regard de dédain et de mépris.

Me voilà tranquille, tout à fait tranquille. J'ai rassemblé mes lettres ; elles sont déjà chez vous : vous les y trouverez à votre retour, vous les lirez : ce sera ma seule vengeance, mais elle sera terrible.

On vient, c'est Alfred ! Dieu ! qu'il paraît troublé !

LETTRE XLIV

Ami, ami, cette lettre est mon testament de mort : c'est à genoux que je l'écris. Vous ne m'aimez plus, vous avez raison. Voilà ce qui vient de m'arriver.

Alfred est le plus généreux des hommes ; mais c'est un homme ; et moi... je ne suis qu'une faible femme que la passion égare. Lorsqu'il est entré, je me croyais au-dessus de tout ; mais quand j'ai vu la pâleur qui couvrait son front, mon sang a commencé à se glacer, et quand il m'a dit qu'il venait de vous voir descendre de voiture avec cette femme (car il me l'a dit), tous deux riants et parés comme en un jour de fête (car il me l'a dit) ; quand j'ai compris que le bruit de votre mariage s'était répandu partout, et que l'espérance était perdue pour moi, je n'ai plus rien vu, rien entendu ; je suis restée là, immobile, éperdue, et seule, seule avec un jeune homme, au milieu de la nuit ! Ah ! n'était-ce pas déjà une faute impardonnable ?

J'ai été longtemps dans cet état ; je ne pensais pas, je ne souffrais pas, je me croyais seulement abandonnée de l'univers, et comme si je n'existais plus. Mais tout à coup, ô dieu !... j'ai senti mes mains, mes bras pressés entre les mains tremblantes d'un homme assis près de moi, et qui les couvrait d'ardents baisers. Égarée, en délire et tout entière à vous et à mon malheur, quelle autre idée que la vôtre pouvait se présenter à ma pensée ? Il me semblait, je m'en souviens comme d'une sorte de vision, il me semblait que vous reveniez à moi repentant et désolé ; une seule lumière brûlait encore, mais faiblement ; je vous voyais ; je croyais distinguer chacun de vos traits, et, hors de moi, transportée de joie, d'amour, j'ouvris les bras,... oh ciel ! j'ouvris les bras et je crus me précipiter dans les vôtres en vous accablant des noms les plus tendres ; mais je me sentis repoussée violemment, et j'entendis Alfred s'écrier, car c'était lui : « Non, non, restez pure comme votre âme, mais sachez-moi gré de ce sacrifice ; il est au-dessus des forces humaines. »

Il disparut à l'instant... Et moi... moi..., que vous dirai-je ? Au son de cette voix qui n'était pas la vôtre, à ces horribles paroles que des milliers de siècles n'effaceraient pas de mon souvenir, je me suis crue frappée de la foudre ; j'ai jeté des cris douloureux ; des flots de larmes ont jailli de mes yeux ; je courais çà et là comme une insensée, dans une crise de désespoir dont je vous épargne le fatal récit. M'être mise moi-même dans cette affreuse situation !... Avoir pu faire penser !... supposer ! moi... moi... et vous avoir perdu à jamais !... ah ! c'en était trop ! mon sort était décidé. Dès que la nature épuisée m'a laissé quelque calme, j'ai pris la résolution de mourir, et je vais l'exécuter. J'en ai trouvé à l'instant les moyens : le fatal breuvage est là, devant mes yeux, sur cette table où je vous écris. J'ai réservé cette lettre pour la dernière action de ma vie ; j'ai voulu vous répéter encore avant d'expirer que, malgré votre trahison, tant que mon cœur battra vous l'occuperez tout entier, et que sa dernière pulsation sera pour vous.

Adieu. Quand vous lirez ces caractères vos n'aurez plus d'amie.

Une lettre !... une lettre de vous ! Dieu du ciel !...

BILLET (ÉCRIT AU CRAYON)

Chère, bien chère amie, hâte-toi de lire la lettre que je t'envoie. Tu aurais dû la recevoir hier. Dans le trouble de mon départ, Henri a oublié de la faire porter chez toi : il la retrouve, et me la rapporte tout épouvanté. Qu'auras-tu fait ? qu'auras-tu pensé ? ne pas même savoir où j'étais !... Ah ! pauvre amie, c'en était trop pour toi ! Mais que veut me dire mon oncle ? il me raille sur mon bonheur ; il me prie de faire sa paix avec toi : qu'est-ce que j'entrevois ?... Rassure-moi, je t'en conjure : ne perds pas une minute. Je t'écris sur mes genoux, dans un coin de la salle du bal ; je ne puis quitter, je m'en désole. Un mot, un seul mot.

LETTRE XLV
(ÉCRITE LA VEILLE ET JOINTE AU BILLET PRÉCÉDENT)
MERCREDI, À MINUIT ET DEMI

Ô chère et tendre amie ! je suis le plus heureux des hommes ! la joie trouble tellement mes esprits que je sais à peine ce que j'écris. Enfin il n'y a plus d'obstacles à notre bonheur. Mon oncle renonce tout à fait à toi, il se marie, il épouse madame de B... : et je pars à l'instant pour être un des témoins de leur mariage qui se fait secrètement cette nuit même à la campagne.

Personne n'a su ce grand secret qu'au dernier moment. C'est le baron de G... qui, pendant le concert, est venu me l'apprendre de la part de mon oncle, en m'invitant à me trouver au château de B... à une heure du matin. Juge de ma surprise, de mes transports ! j'avais peine à les renfermer dans mon cœur. Mais ce n'est pas tout. Ce jour devait être de toute façon le plus beau de ma vie. Comme le baron me quittait, j'ai vu entrer madame de B... Le ciel, l'amour m'ont tout à coup inspiré l'heureuse idée de l'intéresser à mon sort, et d'obtenir par elle ce que mon oncle me promet depuis si longtemps. Il m'a paru qu'il ne pourrait rien lui refuser aujourd'hui, et je ne me suis pas trompé. Enfin, chère amie, tout ce que j'ai le temps de te dire, c'est que je l'ai trouvé chez elle, qu'il lui a promis de terminer demain tous nos différends de famille, et qu'il m'assure en même temps un titre et une fortune qui passent tout ce que j'ai jamais pu espérer. Ô Dieu ! combien je suis heureux !... Encore un jour de contrainte, et nous serons donc l'un à l'autre ! Je puis donc t'offrir un rang digne de toi ! Tu n'auras donc pas à déchoir en te donnant à ton ami... Mais, que tu m'as fait de mal ce soir, pendant cette longue conversation avec madame de B... ! Quand elle m'a prié de la reconduire, j'étais si troublé de l'état où je te voyais, que j'ai failli vingt fois trahir notre secret, et perdre dans un instant le fruit de tant de soins et de mystères. J'ai trouvé le moyen de passer près de toi, et de te dire quelques mots que mes regards et mes signes auraient dû te faire comprendre ; mais, pauvre amie, étais-tu en état de m'entendre ?... que je souffrais en te quittant !... Mais je m'arrête ; tu meurs d'inquiétude, et je me reproche chaque seconde que j'emploie à te consoler. Adieu en hâte, adieu, douce et chère moitié de moi-même ; adieu, je pars et te presse mille fois contre mon cœur tout rempli de toi.

POST-SCRIPTUM

Je rouvre ma lettre. Je viens d'en recevoir une de madame de B... Ah ! bien chère amie ! que je vais t'affliger encore ! Elle me prie de l'attendre, elle va venir me prendre avec sa mère. Au moment de partir, le prince a été appelé à la cour ; il me charge d'accompagner ces dames, et d'excuser son retard près de ses amis. Bien plus ; forcé de revenir dès le matin, il veut que je reste à la campagne, et que ce soit moi qui amène le soir madame de B... à une fête qu'il donne, et à la fin de laquelle le mariage sera déclaré. Je n'ose croire que je pourrai m'échapper. Que le temps va te paraître long ! Que ne vas-tu pas supposer ? Mais, tu le vois, je te dis tout ; je n'ai pas une pensée, une crainte, un sentiment, qui ne t'ait pour objet. Au nom du ciel, sois heureuse ! je serai chez toi demain matin à dix heures. J'aurai déjà tout disposé pour notre union si désirée. Ô bonheur ! ô délices ! ce sera donc ma femme, mon amie, ma bien-aimée, la compagne assurée de toute ma vie, que je vais presser sur mon cœur !... J'entends une voiture. Madame de B... arrive... Elle me fait appeler... Adieu, chère et tendre amie, tu recevras cette lettre dans un instant. Je pars tranquille. Adieu, adieu, à demain ; sois heureuse, je t'en conjure encore.

LETTRE XLVI ET DERNIÈRE
JEUDI, À UNE HEURE DU MATIN

J'allais mourir !... Rien ne peut rendre ce que j'éprouve. Charles est déjà parti ; il va me rapporter toutes mes lettres. Ce n'est que dans tes bras, sur ton sein, que je dois t'apprendre jusqu'à quel point l'amour m'a égarée ; ce n'est que là que tu pourras me pardonner.

Ô mon Dieu !... quelle joie !... quels transports !... quelle leçon !...

CONCLUSION

La jeune dame qui a écrit ces lettres épousa son ami au bout de huit jours. On ignore si elle l'instruisit de tout ce que l'on vient de lire.

Le prince de R..., marié et heureux, ne put refuser de pardonner à son neveu la préférence qu'il avait obtenue sur lui, et le mystère qui lui en avait été fait.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'ils logeaient dans la même maison, qu'il n'était entré chez lui que parce qu'entendant quelque bruit dans son appartement, il l'avait cru de retour de la campagne, ce qui l'avait surpris, et que, passé le premier moment de dépit que lui avait causé la rencontre si inopinée de madame de ***, il n'avait eu d'autre intention que de lui apprendre son mariage, et de l'empêcher de se compromettre aux yeux des gens.

Le jeune Alfred, détrompé, ainsi que le public, sur le prétendu mariage du jeune prince de... et de madame de B..., ne put se résoudre à revoir celle à qui, malgré son dévouement presque sans exemple, il avait causé tant de douleur. Il partit à l'instant même, et s'embarqua pour l'île de Malte, où son devoir l'appelait depuis longtemps. Après quelques années d'épreuves, ne pouvant bannir de son âme un sentiment qui s'en était entièrement emparé, il se voua sans réserve au noble état qu'il avait embrassé. Il devint un des chevaliers les plus célèbres de l'ordre.

Madame de *** ne put perdre non plus le souvenir des étranges relations qu'elle avait eues avec lui pendant cette terrible journée. Elle n'entendit jamais prononcer son nom sans éprouver une sorte de confusion, mêlée d'admiration et de reconnaissance.

Son union avec son ami ne fut qu'une longue suite de transports et de bonheur.

Vingt-quatre heures d'une femme sensible,
roman de Constance de Salm (1767-1845),
est un extrait des *Œuvres complètes*
de madame la princesse Constance de Salm,
tome troisième, à la Librairie de Firmin-Didot Frères,
à Paris, en 1842.

ISBN : 978-2-89854-615-0
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

– 2 616e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org